

# JOURNAL HELVETIQUE OU RECUEIL

DE

*Pièces fugitives de Littérature choisie ; de Poësie ;  
de Traits d'Histoire , ancienne & moderne , de  
Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nou-  
velles de la République des Lettres ; & de di-  
verses autres Particularités intéressantes & cu-  
rieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.*

DECEMBRE 1739.



A NEUCHÂTEL,  
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

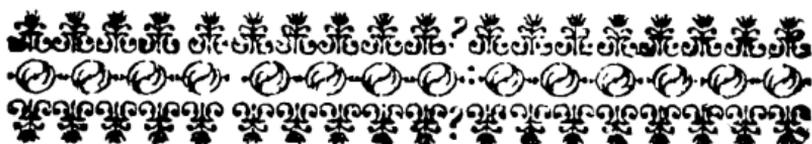
---

M D C C X X X I X

---

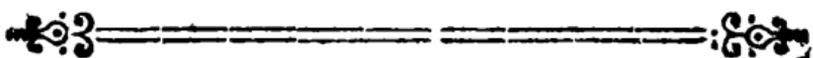
*Avec Aprobation.*





# JOURNAL HELVETIQUE

DECEMBRE 1739.



## MAXIMES

*Sur le Ministère de la Chaire.*

**L**E *Journal Helvétique* ne s'est pas astreint jusqu'à présent, à ne présenter au Public que les seules productions du Pais. Il nous a régélé de tems en tems de plusieurs nouveautés venues de France ; & personne, que je sache, n'a trouvé mauvais qu'il sortit ainsi quelquefois des Terres de son ressort. Au contraire on a vû avec plaisir qu'il rendit raison de plusieurs *Brochures*, qui avoient fait du bruit à Paris. Voici encore un petit Ouvrage étranger, qui peut trouver sa place dans ce Journal, à plus juste titre qu'aucun autre. Le sujet en

est intéressant, non-seulement pour la *France*, mais encore pour tous les *Pais Chrétiens*, puisqu'on s'y propose de perfectioner la *Prédication*. La petite différence qu'il y a entre la manière de prêcher des *Catholiques Romains*, & celle des *Réformez*, n'empêche pas que les *Préceptes* de leurs habiles Gens ne puissent beaucoup nous servir. On en peut juger par l'*Eloquence Chrétienne* du P. GIBERT, qui avec quelques *Remarques* qu'y a ajoutées Mr. LÉFANT, dans l'*Edition de Hollande*, devient un *Livre* propre à former par tout d'excellens *Prédicateurs* :

Les *Protestans* ont divers *Traitez* sur la manière de prêcher. Celui de Mr. GAUSSEN, autrefois *Professeur de Salmur*, me paroît devoir être au premier rang. \* Mr. OSTERVALD a donné depuis plusieurs années d'excellentes *Leçons* sur la *Prédication*, dans son *Traité du Saint Ministère*. Le *Pasteur Evangelique* de Mr. ROQUES est aussi un *Ouvrage* fort solide, & qu'on lit avec beaucoup de fruit. Nous avons encore d'autres bons *Auteurs* sur cette *Matière*; mais cela ne doit pas empêcher ceux qui veulent se former à la *Prédication* de consulter ce qui se fait de bon là dessus dans la *Communion Romaine*, & sur tout en *France*.

On

\* Stephani Gausseni Dissertationes Theologicae, quarum tertia est de Ratione Concionandi. Salmurii 1670.

On a réimprimé cette Année à Paris un petit Ouvrage de ce genre, qui mérite l'attention du Public. Ce sont des *Maximes sur le Ministère de la Chaire*. Ce Livre avoit déjà paru en 1711. Il fut si goûté qu'on n'hésita pas à l'attribuer au Père MASSILLON, aujourd'hui Evêque de Clermont. Cet habile Prédicateur, quand on lui faisoit compliment sur cet Ouvrage, répondoit, *qu'il n'étoit pas de lui, mais qu'il le goûtoit si fort qu'il voudroit bien en être l'Auteur.*

L'Abé DES FONTAINES en a parlé fort avantageusement dans ses *Observations sur les Ecrits modernes*. \* Il dit qu'il seroit difficile de rassembler en moins de mots, & avec autant de goût & de discernement, tout ce qui sert à bien connoître l'Art de prêcher, . . . qu'un Ouvrage si bien digéré suppose la méditation la plus profonde, & la parfaite connoissance des vraies beautés de l'Eloquence . . . Rien n'y sent la Sécheresse didactique; le Stile est toujours plein d'agrément & de noblesse.

Après un témoignage si avantageux, la curiosité va naturellement à connoître l'Auteur. On sait aujourd'hui que c'est le Père GAICHES, Prêtre de l'Oratoire, Chanoine de Soissons, & Membre de l'Académie de cette Ville. Il est mort il n'y a pas longtems, dans un âge fort avancé. Il avoit exercé, avec

\* Lettre CCXLIV,

beaucoup de succès, son talent pour la Chaire. On conçoit aisément que connoissant si bien tous les replis de son Art, il a dû s'y distinguer. On nous dit cependant qu'il n'a jamais cherché à paroître, & qu'il étoit fort modeste. En attendant que l'on puisse se procurer le Livre en question, je vai détacher quelques-uns de ses Préceptes, dont chacun pourra juger; mais comme ils sont fort courts, il ne sera peut-être pas mal de les accompagner de quelques Réflexions, que je tâcherai de rapeler des Lectures que j'ai faites autrefois sur cette Matière. Cette variété doit, ce semble, faire plus de plaisir à la plupart des Lecteurs, & le mélange n'empêchera pas que les Gens du Métier ne se fassent une idée de l'Ouvrage dont on veut leur rendre raison.

Le Père *Gaichis* débute par les qualités que doit avoir le Prédicateur. „ Le talent de la  
 „ Chaire, dit-il, est un assemblage de diffé-  
 „ rentes qualités propres à se faire écouter,  
 „ à persuader & à toucher. Cet assemblage  
 „ est rare. . . Joindre à la Capacité, à la  
 „ Piété, au Zèle, de l'Esprit, du Bon-Sens,  
 „ une Imagination vive, une Mémoire fidèle  
 „ le, une assurance modeste, la présence  
 „ agréable, le geste aisé, le son de la voix  
 „ net, une véhémence qui touche & qui  
 „ émeut, c'est assembler les talents de la  
 „ Chaire.

Nôtre Auteur a surtout pour but de bannir de la Chaire l'affectation, les jeux d'esprit, les faux brillans, tout ce qui étouffe la belle Nature & qui n'affortit pas la simplicité Evangelique. La Religion & la Vérité y doivent briller de leur éclat naturel. Il faut que l'Orateur soit plus occupé du soin de toucher le Cœur, que de l'art de plaire à l'Esprit.

„ On pardonne, dit-il, quelque brillant  
 „ aux jeunes Orateurs, s'ils le sèment avec  
 „ épargne. On leur passe des traits fins &  
 „ délicats, des expressions vives qui touchent  
 „ aux limites du précieux. Dans un âge plus  
 „ mûr, ils en auront honte . . . Le Stile fleuri,  
 „ ajoute-t'il, est le langage de l'imagination,  
 „ & le Stile grave celui du Cœur. Les tours  
 „ qui ne plaisent que par leur délicatesse ne  
 „ vont pas au Cœur; ils ne laissent qu'un  
 „ foible souvenir du plaisir qu'ils ont causé.

Il faut convenir que ces Sermons si ornez ne sont pas propres à faire du fruit. Il est vrai que la plupart des Auditeurs en sortent pleins d'admiration pour le Prédicateur; mais ils n'en remportent que des idées fort confuses de leurs devoirs. Ces Discours Oratoires ne laissent le plus souvent qu'un souvenir général qu'on a été charmé de ce que l'on vient d'entendre; mais le plus souvent sans savoir pourquoi. Des qu'on veut repasser tranquillement chez soi sur ce qu'on a vu, on trouve

presque toujours qu'on s'est laissé imposer par un vain éclat, par une parure trompeuse. Un Ministre de l'Évangile doit se dire qu'il ne lui est pas permis de chercher à briller, que son Emploi est trop grave, pour s'amuser à répandre des fleurs. C'est le fond même de la Religion qui doit l'occuper, au lieu de se distiller l'Esprit à trouver des tours ingénieux, ou de riches expressions, pour orner ses Sermons.

Ceux qui ont ataqué l'usage des Ornaments dans la Chaire, ont employé diverses raisons, qui paroissent d'un grands poids.

Une Eloquence trop pompeuse, disent-ils, ne convient point à la simplicité de l'Évangile. Dès qu'il s'agit de prêcher la Religion, c'est quelque chose de trop grave & de trop sérieux, pour chercher à briller, & à montrer de l'Esprit comme les Orateurs profanes. La Chaire n'est point la place de tout cet étalage de la Rhétorique. Cet accessoire détourne l'Esprit de l'Auditeur du fond & de la substance de la Religion. Il y a plus; on affoiblit les vérités de l'Évangile, par ces ornemens empruntez. Répandus avec profusion, ils ternissent l'éclat de ces importants objets. Toutes ces parures, dont on prétend embellir la Religion, ne sont le plus souvent que comme autant de *Colifichets* qui la défigurent. En voulant trop l'orner, on la rend presque méconnois-

connoissable. On ne sauroit dire combien, l'imagination des Prédicateurs s'est donné carrière, sur un sujet qui plus qu'aucun autre, demandoit de la sagesse & de la retenue.

D'ailleurs le principal but du Ministère Evangelique est l'instruction : Pour instruire il faut, sur tout beaucoup de clarté, & la clarté ne se rencontre guère qu'avec la simplicité. Les jeunes Prédicateurs aspirent presque tous à avoir un stile brillant. Ils croient que cette manière, de s'énoncer est la plus parfaite; mais la première perfection du stile de la Chaire, c'est d'être clair, & les ornemens obscurcissent toujours un peu le Discours. Ce sont le plus souvent des Phrases entortillées, qui n'excitent aucune idée dans l'Esprit du Peuple. Quand le plan du Sermon seroit bon & méthodique, il suffit qu'il soit trop orné, pour devenir intelligible à la plupart des Auditeurs. Comment veut-on qu'ils démêlent le but & le résultat de ce Sermon, à travers toutes ces figures & tous ces ornemens étrangers? On a beau dire que le Peuple, en redoublant son attention, pourra suivre le Prédicateur. Quand cela seroit, c'est trop lui demander, que d'exiger de lui une semblable contention d'Esprit. On doit toujours lui faciliter, autant que l'on peut, l'intelligence des Verités qu'on lui prêche. Mais à coup sûr le gros de l'Auditoire laissera courir ces beaux Orateurs, sans se mettre en peine

de les suivre. Mr. DE TOURREIL, dit là dessus, que ce qui demande beaucoup d'attention court grand risque de ne la pas obtenir. C'est ce que l'expérience ne justifie que trop.

Mr. LA PLACETTE étant venu du Danemark en Hollande en 1711. entendit à la Haïe un des plus habiles Prédicateurs de l'Eglise Francoise. Le Sermon étoit fort travaillé, & peut-être un peu trop. L'imagination y brilloit par tout. Il n'y manquoit aucun des Ornaments de l'Art Oratoire. Le Stile étoit fort élevé, mais trop figuré. C'étoit un tissu des Métaphores les plus hardies. Le fond du Sermon étoit bon, le raisonnement n'y manquoit point. Il prouvoit bien ce qu'il vouloit persuader, mais ses preuves étoient quelquefois un peu abstraites. A tout prendre, on ne pouvoit rien entendre de plus éloquent, & de plus propre à réveiller l'attention des Gens d'Esprit; beaucoup de saillies heureuses, de traits ingénieux, de tours nouveaux propres à surprendre. C'étoit un de ces Peintres qui cherchent à faire admirer la richesse de leur imagination, en se jouant du Pinceau.

Comme c'étoit la première fois que Mr. la Placette entendoit ce Prédicateur, il fut frappé, & il ne manqua pas de lui rendre justice sur son génie & sur ses talens. Mais un peu revenu de sa première surprise, voici ce qu'il dit à un Homme du Métier, qui l'accompagnoit  
chez

chez lui, en sortant du Sermon. *Voilà assurément qui est fort beau,* dit-il, *mais qui doit être bien obscur pour le Peuple. Je me trouvais l'autre jour dans une Ville voisine, où j'ai vu l'Eglise, qui est des plus anciennes du País. Celui qui me la montrait, après m'en avoir vanté l'Architecture, me fit faire une attention particulière aux Fenêtres. Elles sont chargées de ces belles Peintures, dont les couleurs sont d'une vivacité extraordinaire. Je fus d'abord frappé de leur éclat, & pendant quelque tems j'admirai l'Art de l'Ouvrier. Mais je m'aperçus bientôt que cette Peinture obscurcissoit beaucoup l'intérieur de l'Eglise, & que ces belles Vitres tant vantées lui déroboient le jour qu'elles devoient naturellement lui donner. Après tout, dis-je donc en moi même, voilà bien de la dépense perdue. Du Verre ordinaire, mais clair & net, coûteroit beaucoup moins, & éclaireroit beaucoup mieux. J'en disu le même du Sermon que nous venons d'entendre. Ce sont des Vitres peintes, qui nuisent fort à la Lumière.*

Le Père Gibert a une pensée qui revient à peu près à la comparaison de Mr. la Placette. Il attaque dans son *Eloquence Chrétienne* les Prédicateurs qui ne parlent qu'à l'imagination.

„ *La Vérité pure & toute nue,* dit-il, *ne nous accommode pas. Que faisons-nous? Nous la revêtons d'une forme visible; nous l'habillons de rouge, de verd, de toute couleur, pour ainsi dire.*

Mais ces Ornaments ofusquent la Vérité. Ils l'éfacent par leur brillant, & dans la Prédication il s'agit fur tout d'éclairer. On ne feroit affez fe dire combien le Peuple manque de lumière, pour fuivre un Discours qui s'éloigne un peu trop de la Nature. On a dit, avec beaucoup de raifon, que dans ces Sermons de parade, où l'on emploie des tours fi recherchez, & où la Métaphifique vient encore fe mêler à ces ornemens, comme dans le Sermon qu'ouit Mr. la Placette, le Peuple eft au Sermon, comme au milieu d'un Bois touffu où il n'aperçoit la lumière qu'à travers l'épaiffeur du feuillage, ou fi l'on veut, fe le représenter dans un Temple, il faut convenir qu'il y eft comme dans une de ces Eglifes dont les Vitres font fi chargées de peinture, qu'à peine diftingue-t'on les Ojets du dedans, parce qu'elles interceptent la plus grande partie de la lumière.

Mais il me femble que j'entens quelque Lecteur chagrin & un peu trop déclaré pour l'Eloquence de la Chaire, qui ne manquera pas de blamer cette comparailon. *Elle eft brillante, dira-t'il, le mal eft qu'elle manque de juffeffe. Mr. La Placette fupofe que la Prédication eft uniquement deftinée à inftruire. & que fon principal ufage eft de toucher. C'eft ce que l'on ne peut faire que par les figures de l'Art oratoire. Un Prédicateur doit exciter des mouvemens & des paffions.*

Ce sont là les ressorts de l'Âme. Il faut quelque fois échauffer, embraser même son Auditeur, & c'est ce que ne fait pas la lumière seule. De simples raisonnemens sont la fonction du Philosophe. Ces Vitres si claires que demandoit le Ministre de Copenhague, sont à la vérité une belle glace, mais froide dans le fond. Et il faut nécessairement que la lumière que le Prédicateur répand soit accompagnée de chaleur & d'activité.

Tout le monde convient que dans la Chaire ce n'est pas assez de parler à la Raison, mais qu'il faut aussi quelque fois toucher le Cœur. Qui ne fait qu'un Discours Chrétien doit être souvent une expression de sentimens, aussi bien que de pensées ? On ne doit pas soupçonner Mr. La Placette d'avoir ignoré ce qui est connu de tout le Monde, & qu'il a lui même pratiqué avec tant de succès. Il a donc seulement voulu dire, qu'il faut toujours commencer par convaincre l'Esprit, que la Logique doit précéder la Rhétorique, & même l'accompagner toujours, mais une Logique composée de raisonnemens clairs & populaires. On peut pousser sa comparaison, & remarquer que les Verres les plus transparens, les plus nets, sont aussi les plus propres à communiquer la chaleur. En leur donnant une certaine forme, on en fait des Instrumens qui échauffent, & qui embrasent même tout ce qui leur est opposé. Les Verres colorés ne seroient pas si propres à devenir des *Verres ardens*.

Nous

Nous l'avons déjà dit , l'impression que fera un Sermon qui n'est pas bien raisonné , ou que des ornemens trop chargez obscurcissent , est une impression confuse , & qui ne se fait sentir que tant que l'Auditeur est dans l'Eglise. L'effet qu'il produit ne sauroit être durable. Il est vrai qu'un Discours Chrétien peut admettre des figures , & cela sans préjudice de la clarté. Il faut seulement prendre garde qu'elles ne soient ni forcées , ni trop entassées. Écoutez le Père *Gaichis* sur la figure la plus familière aux Orateurs. „ La Métaphore trop continue , ou trop fréquente , dit-il , obscurcit le Discours. L'Esprit cherche d'abord les choses avec plaisir , sous des figures étrangères , mais à continuer , il se fatigue. Pour un mot métaphorique , il faut en donner plusieurs naturels.

Il y a un troisième inconvénient à employer avec profusion , dans la Chaire , les Ornemens de l'Eloquence ; c'est que quand on les prodigue ainsi , ils peuvent faire tort à la Religion. L'Art Oratoire est connu pour un Art trompeur , qui peut persuader l'Erreur aussi bien que la Vérité. On fait qu'à l'aide de la Déclamation & des prestiges de l'Eloquence , le faux prend les apparences du vrai. Il est fort aisé d'envelopper un mauvais raisonnement , & de glisser un Sophisme sous quelque belle figure de Rhétorique. Il y a longtems  
que

que les attraits de l'Eloquence sont regardez comme propres à faire illusion, à jeter de la poudre aux yeux, & par cela même il y a longtems qu'ils sont devenus suspects. Par conséquent il faut être extrêmement sobre quand on les emploie, si l'on ne veut pas rendre la Religion douteuse, & faire soupçonner le Prédicateur de n'être pas trop bien persuadé lui-même de ce qu'il prêche aux autres. Une Eloquence trop fardée, doit donc être proscrite de la Chaire, parce que l'on s'en défie, & qu'elle donne lieu de croire que ceux qui ont recours à ce moien, veulent peut-être nous séduire.

Quand on entend un Orateur fort éloquent, & qui se sert de toutes les finesses de son Art, c'est là de quoi nous faire tenir en garde contre la persuasion. C'est principalement par cette raison que ceux qui s'intéressent aux progrès de l'Évangile, recommandent si fort la simplicité dans la Chaire. C'est une qualité essentielle au Prédicateur, parce qu'elle donne à tout ce qu'il dit un Caractère de candeur & de bonne foi, & qu'elle écarte de l'esprit de l'Auditeur tout soupçon qu'on veuille lui imposer. Quand on est bien touché d'une chose on ne s'attuse pas à l'exprimer par un arrangement de mots fort recherchés. Alors la Nature seule parle, & elle parle d'une manière convenable. On ne court pas après des ornemens.

ornemens étrangers ; les mouvemens que l'on emploie sont ceux qui naissent du sujet même.

Il seroit bien à souhaiter que l'on pût prêcher sur ce Modèle ; mais ce seroit trop demander, & on ne sauroit nier qu'un bon Sermon ne demande de la préparation. On a beau dire qu'un Ministre doit conoitre la Religion, & qu'il n'y a qu'à être bien touché soi même pour être éloquent. Peu de Gens ont cette beauté de génie, cette vivacité d'imagination qu'il faudroit avoir pour trouver toujours à propos les expressions qui conviennent aux mouvemens que l'on veut exciter. Il faut donc nécessairement se préparer dans le Cabinet. Il faut y chercher, non seulement les choses, que l'on veut enseigner, mais encore les tours les plus propres à les faire goûter ; & après qu'on les a couchés sur le Papier, le plus sûr est d'en charger encore sa Mémoire. Mais ces préparatifs ne doivent pas trop se faire sentir : Pour cela il n'y a qu'à ne s'éloigner jamais de la Nature. Tout ce travail doit aboutir à prêcher toujours avec une noble simplicité.

Il est vrai que de grands Maîtres dans l'Art de prêcher, ont dit que la Mémoire refroidit l'Orateur, qu'il ne devoit méditer que les choses qu'il doit dire, sans s'affujettir aux expressions ; qu'en récitant de mémoire on n'a pas l'air aussi persuadé, que l'on ne paroît pas aussi touché que quand on parle sur le champ de quel-  
que

que Matière que l'on possède bien ; qu'il vaudroit donc mieux parler en Chaire de l'abondance du Cœur. Mais c'est là une tâche bien difficile. Parler avec justesse, & avec force, sur tous les Sujets de la Religion, après une légère méditation, est une idée de perfection dont peu de Prédicateurs sont capables. Le P. Gai-chiès se déclare pour la méthode ordinaire de composer avec soin son Sermon, & de l'apprendre exactement. Par là on est plus juste, plus exact & l'on dépend moins de l'inégalité de sa santé, & de son imagination.

Mr. H U E T, autrefois Pasteur de la Haie, donna au Public, il y a un peu plus de vingt ans, un petit Poëme sur la manière de prêcher, intitulé : *Conseils d'un Père à un Fils*. Il condamne fort la témérité de ces Aventuriers, qui, après une légère méditation, montent hardiment en Chaire. Il fait voir à son Elève que ces Gens là s'exposent à demeurer à sec. & à être méprisés de leurs Auditeurs, après les avoir ainsi méprisés les premiers,

Que toujours chatié dans tes Sermons divers,  
Tou y sois juste & droit, jamais rien de travers.  
Pour cet effet écris, & garde toi de faire,  
D'un Sermon négligé l'épreuve téméraire.  
Quelque heureuse que fut la méditation,  
Elle seroit sujette à la confusion.  
Peu Maître de soi-même, on hésite, on répète,  
Pour une autre souvent on prend une Epithète,  
Quelquefois on se perd en voulant s'élever,  
Et quelquefois aussi l'on fait plus que rêver

B

Mais

Mais écoutons le P. *Gaichies* lui même.

„ On a tort de dire qu'aprendre par cœur ralentit le zèle. Plus on possède sa Matière, „ plus on est en état de l'animer; on est plus „ court, plus juste, plus pressant. La Prononciation d'un Discours bien appris est insinuante; elle cache mieux l'Art, & fait „ croire la Composition plus naturelle.

Mais il faut pour cela apprendre parfaitement la Pièce. „ C'est un triste sort, dit encore „ nôtre Auteur, que celui d'un Orateur hésitant. Il pense toujours à ce qu'il doit dire, & il ne pense jamais à ce qu'il dit. La „ manière hésitante ôte toute la liberté à l'action & à l'inflexion de la voix.

Quoi que l'on ait appris exactement son Sermon; il ne faut pourtant pas être Esclave de sa composition ou de son Papier. „ L'attachement servile à ses expressions seroit périlleux. Il faut être hardi à en substituer „ d'autres pour ne pas hésiter, & plus encore „ pour n'être pas réduit à se taire.

Selon le P. *Gaichies*, un Sermon doit donc être travaillé avec soin, & appris exactement. Mais il ne veut pas que ce travail paroisse trop. Nous en avons déjà donné la raison, c'est que l'on est porté à se défier de ce qui marque trop d'art. Le Sermon ne doit pas sentir l'huile, comme l'on dit. Tout doit être aisé & naturel; pour écarter de l'Esprit de l'Auditeur

teur tout soupçon qu'on veuille le surprendre. Le Discours que l'on fait dans la Chaire devrait être tourné de manière qu'il semblât que ce que l'on dit n'est point prémédité, & vient seulement alors dans l'Esprit du Prédicateur, & que ses expressions parussent naître dans sa bouche, quand il les prononce. Il doit imiter autant qu'il peut un Homme qui parle sur le champ, mais qui parle bien & avec justesse.

Cette Règle a fait naître un doute, qui paroît bien fondé. De bons Esprits ont demandé si l'on ne devoit pas supprimer les *Divisions* dans un Sermon. Ils y trouvent trop d'art, & quelque chose de trop compassé. Le P. *Gisbert* est de ce sentiment. Il remarque fort bien qu'elles sentent trop l'étude, pour ne pas dire qu'elles ont souvent un Air affecté, qui ne convient point dans la Chaire. C'est une preuve de son bon goût. Cependant je crois devoir faire là-dessus une petite Observation, qui a échappé à Mr. *Lenfant* dans ses Remarques sur l'*Eloquence Chrétienne*; c'est que ce Père ne se soutient pas dans les expédients qu'il propose pour se passer de la Division.

„ Ne pourroit on pas, dit-il, fixer l'Esprit  
 „ & l'Imagination des Auditeurs, au commencement du Discours, par une Analyse  
 „ courte & précise qu'on leur en feroit; leur  
 „ faisant remarquer par avance tout l'ordre,

B 2

„ toute

„ toute la suite, tout l'arrangement qui doit  
 „ régner dans le Discours ? „ Il ne veut pas  
 que rien sente l'étude dans un Sermon , &  
 c'est pour cela qu'il supprime la Division. Or  
 je demande si dans une Analise, il n'y a pas  
 encore plus d'art & d'étude ? Rien ne marque  
 plus une composition faite à tête reposée que  
 ce Plan de tout le Sermon , annoncé ainsi dès  
 l'entrée. Je crois que les habiles Maitres con-  
 viendront que cette Analise ne peut se souffrir  
 qu'à la fin du Sermon , & lui donnant un tour  
 de Récapitulation. Alors elle aura quelque  
 chose de vif , & qui ne sentira plus le Cabinet.  
 Des Auteurs du premier ordre voudroient  
 donc que le Prédicateur fit une *Division* , mais  
 qu'il la gardât *in petto* ; d'autres proposent là-  
 dessus un tempérament , qui paroît devoir  
 être goûté. Ils distinguent un Sermon *Instruc-  
 tif* d'un Sermon *Touchant*. Quand il s'agit  
 d'instruire , ce n'est pas là , disent-ils , où  
 vous devez vous piquer de cacher si fort vô-  
 tre Art. Il est même bon que vos Auditeurs  
 sachent toujours où vous en êtes , & où vous  
 voulez aller. Ce seroit mal à propos que vous  
 voudriez les tenir alors en suspens. On n'a  
 jamais à craindre que le Discours soit trop clair,  
 & que ceux qui vous écoutent voient d'avan-  
 ce où vous voulez les mener. Mais quand  
 on veut exciter des mouvemens , c'est toute  
 autre chose. Des *Divisions* , & des *Subdivi-  
 sions*

*fiens* gâteroient tout. Pour toucher l'Auditeur, il faut empêcher qu'il ne remarque ce que l'on fait pour cela. Rien ne seroit plus grossier que d'avertir auparavant de ce que l'on va faire pour remuer le Cœur. Il paroît que c'est là le sentiment du P. Gaichies, mais qu'il a exprimé d'une manière fort laconique. " Le Prédicateur, dit-il, ne pourroit il pas quelquefois s'affranchir de la servitude des *Divisions*, & faut-il qu'il mette toujours tout ce qu'il veut donner ?

Ce qu'il dit des *Transitions* tend encore au même but de cacher l'Art. „ Les *Transitions* „ doivent rarement se faire par des Tours déstinés à cet usage. Les choses doivent naître les unes des autres, & se tenir par un sens voisin, dont l'Esprit saisisse le rapport sans étude. Des Pierres bien taillées s'unissent sans ciment. „ On ne peut rien de plus juste. Il faut que les Vérités que l'on prêche tiennent les unes aux autres, & s'appuient même sans aucun secours étranger. Un habile Prédicateur fait ranger en si bon ordre ce qu'il dit, que la liaison même sert beaucoup à le faire entendre. Il donne un arrangement si naturel à ses pensées que les premières préparent l'Esprit à celles qui vont suivre, & que les dernières confirment les autres. Pour cela il n'y a qu'à bien assigner à chacune sa véritable place.

Quand on dit, *qu'il ne faut pas que l'Art paroisse dans un Sermon*, on voit assez que ce seroit abuser de cette Maxime, que d'en conclure qu'un Prédicateur doit donc négliger & mépriser l'Art Oratoire : Au contraire c'est là un trait d'habileté où l'on ne parvient qu'après beaucoup d'étude & d'expérience.

Le grand défaut des jeunes Prédicateurs, c'est de courir trop après les ornemens du Discours, ornemens le plus souvent faux, mais toujours trop marqués. Au lieu de bien étudier leur sujet, & de l'exposer ensuite clairement & méthodiquement, ce qui devoit être proprement la tâche de ceux qui commencent, ils nous font, à leur manière, une Pièce toute oratoire, à peine ont ils éfleuré leur Sujet ; mais au lieu de le traiter solidement, ils nous prodiguent leurs petites figures de Rhétorique. Les Apostrophes & les Exclamations leur tiennent lieu de preuves. Leur composition est encore un tissu de belles Phrases. S'ils entreprennent quelquefois de développer un raisonnement, au lieu de l'éclaircir, ils l'obscurcissent sous un tas de paroles, & sous d'inutiles amplifications. Ils enveloppent sous un grand circuit de termes recherchés ce qui pourroit se dire tout uniquement, & au lieu du mot propre, qui donneroit une idée précise, c'est un entassement d'Épithètes qui n'excitent rien que de vague dans l'Esprit. Les mots devoient toujours,

jours , être assujettis aux pensées , mais le plus souvent les pensées qu'ils emploient ne sont là que pour donner lieu à quelques expressions qui leur ont paru belles. Ce qu'ils veulent embellir est presque toujours fardé. Ce sont de jeunes Eleves de Peinture , que leurs Maîtres exhortent continuellement à faire leur capital du Dessen , & à ne prendre le Pinceau qu'après avoir employé beaucoup de Craion : Mais la leçon ne leur plaît point ; ils veulent incessamment manier des Couleurs. Ils se hâtent de mettre des Couches de rouge & de bleu à leurs figures mal dessinées , & à peine croquées , comptant qu'ils ne sauroient manquer de briller par le coloris , & que l'éclat de leur Ouvrage éblouira au moins la multitude. Tel est le gout de la Jeunesse. C'est là une manière puérile , qui seroit peut-être excusable dans les Ecoliers ; mais combien de Prédicateurs qui à cet égard sont jeunes toute leur vie !

Renvoions les à l'Ode de Mr. de la Motte sur l'Eloquence , qu'il lût à l'Academie Francoise en 1713.

... Fuyez , Déclamateurs frivoles ,  
 Vous , qui vils Esclaves de l'Art ,  
 Immolez le sens aux paroles ,  
 Et cachez les traits sous le fard . . .  
 Mais qui lèvera le scandale  
 De ces faux Prophètes de Christ ;  
 Qui font d'une sainte Morale ,  
 Un sacrilège jeu d'Esprit.

C'est leur gêne & leur adresse,  
 Non nos maux & nôtre foiblesse,  
 Qu'ils veulent nous faire sentir;  
 Et fiers du vain dessein de plaire,  
 Ils laissent au Facteur vulgaire  
 L'humble gloire de couvrir.

Encore une fois on ne prétend pas proscrire tous les ornemens de l'Eloquence; tous les traits d'Esprit, mais il faut qu'ils soient naturels, & qu'il ne paroisse pas trop qu'on les recherche. Pour cela voici une Règle que l'on ne sauroit trop inculquer aux jeunes gens, c'est de ne produire jamais ces ornemens seuls, mais de les joindre toujours à quelque pensée solide qui en soit la base. Quand on ne dit rien qui ne soit dans le fond juste & exact, l'art qui accompagne ces bonnes raisons ne s'aperçoit pas plus qu'il ne faut. L'esprit de l'Auditeur, frappé du vrai qui domine dans le raisonnement, ne prend presque pas garde à l'enveloppe agréable dont on l'a su revêtir. Ce sont là des beautés qui bien loin de partager son attention, aident imperceptiblement à lui faire recevoir & goûter les importantes Vérités qu'on a su lui présenter de cette manière. Il faut savoir imiter la bonne Architecture, où toutes les pièces nécessaires au Batiment, sont tournées en même tems d'une manière à l'orner, & à frapper agréablement le Spectateur. Un Architecte habile ne s'amuse pas à charger de peinture la face ou les Vitres, mais il fait donner une figure gracieuse aux Colonne, & aux Corniches, qui doivent soutenir l'Edifice.

Mais

Mais quels sont donc ces Ornaments, qui peuvent être de mise dans la Chaire ? Bien des Gens doutent que les Prédicateurs puissent employer l'Eloquence. On a beaucoup produit d'Ecrits pour & contre : Mais il y avoit beaucoup de mal entendu dans cette Dispute. Dès que l'on expliquera bien ce que c'est que l'Eloquence, on doit tous être d'accord. Qu'est ce donc que l'on entend par ce mot ? On peut définir l'Eloquence *l'Art de dire ce que l'on propose, de la manière la plus propre à le faire recevoir.* Par là la Question est vidée. Rien n'est plus intéressant pour nous que la Religion. Ceux qui la prêchent doivent donc employer tout ce qu'il y a de plus propre à en bien persuader les Hommes. Tous les tours oratoires qui ne tendent pas directement à ce but, ou qui en éloignent, ne sont donc pas la véritable Eloquence. Mais ceux qui y conduisent directement doivent être mis en œuvre dans la Chaire. Il ne s'agit donc plus que de se faire une juste idée de la véritable Eloquence.

Ce que l'expérience nous a appris qui étoit propre à persuader la Vérité, & à porter les Hommes à l'aimer, mérite justement ce titre. Je ne regarde point comme éloquent un Prédicateur qui s'amuse à flatter l'oreille, par un stile fleuri & une cadence harmonieuse, mais celui qui s'occupe plus des choses que des mots.

qui n'emploie que des pensées justes & naturelles, qui raisonne bien, & qui a en même tems l'Art de toucher & de remuer le Cœur. Le fond, l'essence de l'Eloquence bien entendue consiste dans la force des preuves que l'on emploie pour persuader; mais elle consiste aussi dans ces tours vifs qui font impression, & qui gagnent l'Auditeur. On ne sauroit refuser le titre d'Eloquent à un Prédicateur, qui avec des traits naturels & des expressions énergiques, exprime ce qu'il conçoit, & ce qu'il sent; qui a l'art de rendre intéressantes, & en quelque manière nouvelles, les Vérités les plus rebatues, par la manière frappante dont il les propose; qui étant bien pénétré lui même de la Religion, la prêche d'une manière touchante & affectueuse, qui en pénètre les autres, & qui excite chez eux des sentimens de Piété vifs & profonds; que l'on appelle cela *Eloquence*, *Onction*, ou comme l'on voudra, c'est là la manière dont il faut prêcher l'Evangile.

Si l'on veut quelque chose d'encore plus précis sur la nature de la vraie Eloquence de la Chaire, je crois qu'on peut dire d'une manière plus particulière, qu'elle consiste à animer tout naturellement le bon sens. Un Prédicateur excelle dans son Métier lorsqu'il imite heureusement en Chaire ces Conversations vives où nous avons bien à cœur de faire  
entres

entrer les autres dans nos sentimens, lorsqu'il fait habilement ces tours & ces manières qui se présentent naturellement à un Homme qui est touché de la passion qu'il veut inspirer aux autres. Lorsque cet Homme à qui l'on suppose un Génie heureux, une Imagination vive, & une grande facilité à s'enoncer, se passionne pour un sujet légitime, les mouvemens qui l'agitent alors sont le Modèle qu'il s'agit de suivre.

Personne ne me semble avoir mieux senti en quoi consiste la vraie éloquence de la Chaire, que Mr. *Gausfen*. On ne sauroit trop conseiller aux jeunes Gens la lecture de son *Traité sur la manière de prêcher*. Il ramène tout à la Pieté & à la Nature. Voilà les deux Guides qu'il veut que ses Elèves dans l'Art de prêcher suivent continuellement. Il ne souffre de mouvemens que ceux qui sont naturels, qui ne sentent point la Déclamation, ni les faux ornemens de la Rhétorique. Il fait main basse sur la plupart des Figures de l'Art oratoire. Il ne peut s'acomoder ni de l'*Apostrophe*, ni de sa plus proche voisine la *Prosopopée*. Il les trouve froides, sur tout entre les mains des jeunes Prédicateurs. Sa grande Règle est que la Prédication doit toujours ressembler à une Conversation grave & animée. Ce qui ne seroit pas de mise dans un Entretien d'honnêtes Gens, doit par cela même être exclus de la Chaire.

On seroit surpris & choqué d'entendre un Homme apostropher les morts, ou les absens, en conversation. Donc par cette raison ces sortes de Figures ne conviennent pas dans un Sermon. *N'employez jamais, dit il, aucune Figure, aucun tour qui ne soit, en quelque manière, un épanchement de la Nature, & une fidèle copie des façons ordinaires de sentir, & d'exprimer ce que l'on sent. Tout ce que vous voulez dire à vos Auditeurs pour les toucher, il faut le tirer des idées qu'ils ont déjà; les sentimens qu'on veut leur inspirer, il faut les aller chercher dans le fond de leur Cœur, dans leur Conscience elle même, où ils étoient cachés. Il ne s'agit que de les développer. Ne vous éloignez jamais de la Nature; travaillez seulement à la perfectionner. La fausse Eloquence l'efface, la détruit avec ses mots recherchés, ses figures outrées, & les tours forcez d'une Imagination Poétique.*

Cette Règle d'imiter, autant que l'on peut, une Conversation sérieuse & animée a cet avantage, c'est que par cette méthode on donnera à la Prédication un tour aisé & dégagé qui peut beaucoup aider la persuasion. Une manière de s'énoncer coulante & facile fait déjà impression. On sait qu'un Homme, qui a le talent de la parole fait entrer aisément les autres dans ses sentimens, & cette facilité même qui lui est naturelle, y contribue presque autant que ses raisonnemens,

nouveau motif pour engager les Ministres de l'Évangile à tâcher de donner à leurs Sermons ce tour libre de la Conversation. Il est vrai que cette aisance n'est guère le partage que des Maîtres consommés dans le Métier. Cependant on fait bien de la proposer de bonne heure aux jeunes Gens, comme une perfection à laquelle ils doivent tendre.

On ne sauroit assez exhorter les Prédicateurs à parler en Chaire, au lieu d'y déclamer. Tout est plein de Déclamateurs, dont les Sermons sont des Discours en l'air. Ils sont toujours dans les nues, toujours guindés dans la Région supérieure. Ils n'adressent jamais la parole à ceux qui étoient venus pour les entendre. Aussi par cela même leur Prédication fait peu de fruit. Ils ont beau attaquer la Corruption, avec une sorte de véhémence, leurs traits portent trop haut, ils passent au dessus de leurs Auditeurs, & n'atteignent personne; ce sont autant de coups perdus. Ce n'est donc pas un petit Eloge pour un Prédicateur, lors qu'en sortant de son Sermon l'on peut dire, *voilà un Homme qui parle à ses Auditeurs*. C'est là encore une des Maximes de notre sage Père de l'Oratoire: *La Déclamation étourdit, dit-il, l'entretien s'infirme. Au Village on veut qu'on crie; mais dans la Ville, il faut parler.*

Il y a des Gens qui craignent qu'en recom-

mandant

mandant ainsi aux Prédicateurs de se rendre populaires, & d'imiter autant qu'ils pourront la Conversation, on ne dégrade la Prédication, qu'elle ne perde beaucoup de sa noblesse, & qu'elle ne dégénère bientôt en une basse familiarité. Il faut convenir de bonne foi que cela pourra arriver, lorsque ceux qui manquent de talens & d'éducation se destineront au Ministère. De petits Esprits voulant atraper ces airs de Conversation, & se rendre fort communicatifs, auront des expressions rampantes, des comparaisons basses & indignes de la Chaire. Ils confondront bientôt le naturel avec le trivial. Si l'on n'a pas pû écarter ces mauvais sujets d'un Métier auquel ils n'étoient pas propres, il vaut donc mieux leur abandonner cette petite Rhétorique. Il ne peut pas y avoir pour eux d'autre Genre Oratoire. Mais entre les Mains d'un Homme d'Esprit, un Discours simple & populaire n'est pas un Discours plat & rebutant. La simplicité chez lui n'est jamais ni grossièreté, ni rudesse. Elle répond toujours à la Majesté des importants sujets qu'il traite. C'est une simplicité mâle & noble, qui n'avilira jamais le Ministère.

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à voir comment un Homme qui a l'Esprit cultivé par de bonnes Lectures, & par l'usage du Monde, parle dans les Compagnies sérieuses où il se trouve. On ne le voit point se grim-

dér. Tout ce qu'il dit est simple & naturel, mais en même tems vif & élégant. Les choses les plus communes prennent entre ses mains, par le tour qu'il fait leur donner, une certaine teinture d'Eloquence, qui ne peut que plaire, & même toucher. Qu'il survienne dans cette même Compagnie un Homme du commun, sans génie & sans éducation, sa conversation sera basse & rampante, ses expressions grossières, & s'il veut s'élever vous le verrez bientôt donner dans le *Galimatias*. Le Stile de Conversation dans la Chaire ne convient donc proprement qu'à ceux qui ont du génie. Mais il faut convenir en même tems qu'il n'y a qu'eux qui puissent se destiner à la Prédication.

Rien ne peut plus contribuer à ramener la Prédication à sa simplicité primitive, que de la rapprocher ainsi du vrai & du naturel. Outre les raisons générales que d'habiles Gens ont si bien développées, pour revenir à cette Simplicité Evangelique, on peut dire que nous en avons de particulières dans ce Pais. Chaque Nation doit un peu suivre son génie dans la manière de prêcher. Nos Comménçans se moulent continuellement sur les Prédicateurs de *France*, & il est clair que nous sortons de notre caractère quand nous voulons les imiter. Notre tour d'Esprit est trop différent du leur, pour les prendre pour modèles. La

différence

différence de Religion en met aussi dans la manière de prêcher. Le brillant de l'Eloquence affortit assez les Cérémonies pompeuses de leur Eglise. La nôtre étant plus simple doit aussi se prêcher d'une manière moins ornée. Ils ont assurément d'excellens Prédicateurs, & nous leur rendrons toujours la justice qui leur est due. Ils ont encore d'habiles Maîtres, comme le *P. Gaichis*, qui nous ont donné des Règles pour la Prédication, où il y a beaucoup à profiter, mais en les accommodant à notre génie & à nos usages.

Les habiles Prédicateurs, que l'on consulte le plus, ont presque tous prêché à la Cour, ou dans la Capitale du Roïaume. C'est là le point de vûe où il faut se placer, pour bien juger de leurs Sermons. Un de nos jeunes Prédicateurs veut ataqer l'Ambition. Il lit *BOURDALOUE, FLECHIER, DE LA RUE*; & il tâche de se monter sur le même ton qu'eux. Mais il ne prend pas garde que ces grands Orateurs étoient aussi sur un grand Théâtre. Leurs batteries étoient dressées contre des Ambitieux du premier Ordre. Ils traitoient de l'Ambition en grand, & chez nous, il la faut peindre en racourci. Autrement les traits qu'on emprunteroit de ces grands Maîtres, ne viendroient plus à une petite Ambition Bourgeoise, comme la nôtre.

Ne prenons donc pas un vol si haut. Le  
Modè.

Modèle que l'on ne sauroit assez conseiller à nos jeunes Prédicateurs , c'est le judicieux TILLOTSON, ou, pour ne pas sortir de nôtre Pais , l'Illustre WERENFELS, & le célèbre OSTERVALD. Leur Stile simple & naturel , également éloigné du Stile pompeux , & du Stile plat, convient tout à fait à une Religion comme la nôtre. Apprenons de ces Prédicateurs Apostoliques, qu'il ne s'agit pas autant de remplir nos Sermons de traits ingénieux , que de raisons convaincantes Apprenons d'eux à nous piquer sur tout de solidité & de bon sens.

Mais il est tems de finir. Les longs Sermons ennuient & fatiguent, & ils ne font pas moins ce mauvais éfet sur les Prédicateurs eux mêmes quand c'est eux que l'on prêche. Lors qu'ils ne sont qu'Auditeurs, on remarque même qu'ils sont plus impatiens que le Peuple. Quand on se mêle donc d'exhorter ceux dont le Métier est d'exhorter les autres, il faut savoir s'arrêter , ne fut - ce que pour ne pas leur être en mauvais exemple à cet égard. On pourra revenir une seconde fois aux *Maximes du P. Gaichis*. Elles se soutiennent fort bien jusqu'au bout.

Geneve ce 20. Décembre 1739.



## AUX EDITEURS,

*En leur envoiant l'Épître placée après cette Lettre.*

## MESSIEURS.

UNE Conversation entre quelques Amis a donné naissance à l'Épître que vous trouverez ici. L'un d'eux disoit qu'il faloit éviter les Plaisirs vifs & bruians comme dangereux. Ceux de l'Amour sont bien délicieux ; mais lorsqu'ils sont poussés trop loin , ils troublent la Raison , & nous exposent à de grands périls : Un Galant risque fort d'être jetté par les Fenêtres , par un Père vif & impétueux , ou par un Mari jaloux. Un Jeu excessif est une source de Disputes & de Quêrelles ; il ruiné la santé & la bourse , nous réduit ainsi à la misère , & nous fait tomber dans le mépris : Ces faux Amis , qui ne nous étoient atachés que par nos Richesses , s'éloignent & s'évanouissent avec elles. En général les Plaisirs sont toijours acompagnés d'inquiétudes , de chagrins & de remors ; ils nous font oublier nos Devoirs les plus importans ; on s'oublie soi même , & ils font perdre à l'Homme sa dignité. *Les Plaisirs , dit un Bel-Esprit, sont comme une Terre marécageuse , sur laquelle il ne*

*il ne faut faire que glisser.* Les Plaisirs de l'Esprit sont d'une autre nature: Ils sont tranquilles, ne lassent point, & ne laissent qu'un souvenir doux & agréable; ils sont dignes d'une Créature raisonnable: Leur acquisition n'est pas trop pénible; plus on a de goût pour ces Plaisirs, plus on sent croître son bonheur. La Géométrie elle même, dont l'étude paroît si sèche & si abstraite, ne donne-t-elle pas une grande satisfaction? Chacun sait qu'*Archimède*, ayant cherché longtems la solution d'un Problème, s'écria avec transport: *Je l'ai trouvé; je l'ai trouvé.* Si nous passons, *continua celui qui avoit pris la parole*, de la Géométrie, à des Sciences moins profondes, que n'aurois-je pas à dire de la joie pure & innocente qui accompagne les progrès & les découvertes que l'on y fait! Nous sentons que nous sommes nés pour connoître & pour nous éclairer, & que nous sommes dans l'ordre, lorsque nous remplissons bien nôtre destination.

Mais que pensés vous de la Poésie, *répondit une Personne de la Compagnie*? La placerez vous dans la Classe des Plaisirs défendus, ou dans celle des Plaisirs permis? Je crois entrevoir une espèce d'ironie dans vôtre Demande, *repliqua, en souriant celui de nos Amis qui avoit parlé le premier*: Pour vous punir de l'avoir faite, il faudra, s'il vous plaît, que vous eussiez un léger Eloge de la Poésie, j'espère,

après cela, que vous lui rendrez la justice qu'elle mérite.

La *Poésie* jette dans la Prose même de la Vie & du sentiment : On lui doit peut-être ce tour nombreux & varié, qui flatte si fort l'Oreille & l'Esprit : Aussi les meilleurs écrivains ont ils quelque chose du Génie poétique. Ceux qui connoissent le mieux l'Antiquité assurent que *Platon* s'étoit formé le goût sur *Homère*, & que pour rendre la Prose en Vers, il ne faut qu'y ajouter le nombre & la cadence. *Cicéron* & *Plin le jeune*, ont beaucoup loué les Poètes, & ils les avoient lû avec attention. Quel éloge *Cicéron* ne fait il pas du Poète *Archias*, & quelle utilité ne tira il pas de ses Préceptes ! A l'égard de *Plin* quoiqu'il fut Consul, il n'avoit pas honte de faire des Vers, même des Vers assez badins. On ne croit pas alors qu'il fut au dessous des Princes & des Magistrats d'écrire & de composer. Si nous jettons à présent les yeux sur les plus illustres des Auteurs François, nous trouverons parmi eux de grands Poètes, ou de grands Partisans de la Poésie. Le Cardinal *du Perron*, le Président *de Thou*, *Descartes*, le Père de la bonne Philosophie, & surtout *Montagne*, ne se lassent point d'en vanter les charmes & l'utilité. Mille Poètes, dit ce dernier, traînent & languissent à la prosaïque ; mais la meilleure Prose ancienne reluit par tout de la vigueur & hardiesse

*dièſſe poétique. Les Leçons que les Mufes nous donnent, ajuſte - c'ſil, ſ'impriment avec plus de facilité & plus profondément avec le ſecours de la Rime & de la Meſure. Si nous venons enſuite aux Ecrivains du Siècle de Louis XIV. qui étoit le Siècle des Sciences & des Beaux-Arts, nous trouverons Mrs de Fenelon Fléchier, Boileau, Racine, Fontenelle, le Pere Mallebranche & cette foule de Grands Hommes, qui l'ont illuſtré. Ces célèbres & excellens Ecrivains étoient preſque tous Poètes, ou avoient le Génie poétique. Cela n'eſt pas douteux à l'égard de Mr. de FENELON; il n'y a qu'à ouvrir ſon *Télémaque*, pour ſ'en convaincre; il eſt tout rempli d'Images & de Descriptions poétiques :*

\* Et le Dieu de la double Cime,  
Ne le diſpenſa de la Rime,  
Qu'en faveur de la Verité.

Pour Mr. FLECHIER, ſon Stile n'eſt peut-être que trop cadencé & trop meſuré; il prodigue les figures les plus vives & les plus hardies. Le Pere MALLEBRANCHE, qui a ſi fort déclamé contre les Ouvrages où regne trop d'imaſination, avoit lui même l'imaſination la plus riche & la plus brillante: Ce qui a fait dire qu'il ataquoit ſa Bienfaitrice avec ſes propres Armes qu'elle lui fournisſoit. Mr. de FONTENELLE n'eſt pas moins bon Poète que bon Philoſophe: Ses Eglogues ſont un Ouvrage

C 3

\*. Mr. de la Motte, Ode à l'Académie.

vrage original, où reluit la plus grande délicatesse ; il suffiroit seul pour lui assurer l'immortalité. Je ne dirai de BOILEAU & de RACINE que ce que tout le Monde fait : On avoue généralement qu'ils ont écrit également bien en Vers & en Prose. On pourroit dire la même chose de Mr. de la MOTTE, qui avoit infiniment de goût & d'Esprit. Nous avons encore aujourd'hui un Poète, (\*) qui a essayé son Génie dans tous les genres d'écrire, & qui a presque excellé dans chacun : Rival d'*Homère* & de *Virgile* dans le Poème Epique, peu s'en faut qu'il ne les égale : Il suit de près dans le Tragique *Racine* & *Cornille*. Historien élégant, il nous a montré dans l'Histoire de CHARLES XII. que la noblesse de son Stile n'est pas au dessous de la grandeur des Entreprises de son Héros. Interprète éclairé de NEWTON, il ne lui a manqué, pour expliquer fidèlement la Philosophie de cet Illustre Anglois, qu'un peu plus d'exercice dans l'étude de la *Géométrie*, qu'il a apris trop tard. Vous voyez, ajouta notre Ami, que les Poètes ne s'occupent pas uniquement de choses vaines & frivoles ; qu'ils sont très capables d'études solides & importantes ; & que c'est bien à tort que MALHERBE a dit : *Qu'un Poète n'étoit pas plus utile à la Société qu'un bon Joueur de Quilles.* Il faut distinguer le Poète du simple Versificateur, dit un Homme de Lettres :

\* MR. DE VOLTAIRE.

*tres*: Un Poète, tel que POPE, ou l'Abé DU RESNEL, qui l'a traduit si heureusement que sa Traduction vaut presque l'Original, ne sauroit être assés estimé. Mais que penser de ces fades Versificateurs, qui ne savent qu'ajuster des Rimes à des Rimes, & dont toutes les connoissances se bornent à mesurer des Sillabes & à cadencer une Pensée? Il est très aisé de faire des Vers, mais très difficile d'en faire de bons. Pas tant que vous le croiez, dit en badinant. Mr. M\*\*\*\*\*, qui était présent à cette Conversation: Rousseau nous apprend, dans son Factum contre le fameux Saurin, que ce Géomètre fit en très peu de tems une Epitre adressée à Mr. de la Motte, qui l'avoit défié de faire des Vers. Il est vrai que cette Pièce fut retouchée par quelques Poètes; mais il est vrai aussi, que dans l'état où elle est imprimée, elle ne seroit pas indigne de la Motte même. Je ne suis pas Poète de profession, continua-t'il; mon état & mes occupations ne me permettent guères de me livrer au plaisir enchanteur de faire des Vers: Cet Enthousiasme, ou si l'on veut cette Yvresse poétique, qu'on exige, ne commence pas à se faire sentir à mon âge: Lorsqu'on a déjà vu trente Printems, l'imagination a perdu une partie de sa fécondité & de sa chaleur. Je ne sais si la Raison & le Travail peuvent y suppléer; mais quoi qu'il en soit, pour vous

C 4. montres.

montrer, que je ne crois pas la route du Parnasse si difficile que vous le dites, je veux bien courir le hazard d'y entrer, pourvû que vous me serviez de Guide. Cette entreprise est peut-être téméraire; mais je ne saurois m'égayer beaucoup en marchant sur vos traces. Mr. le Docteur B\*\*, à qui ce Discours s'adressoit, se mit à sourire, & voulut bien qu'on lui adressât l'Essai que j'ai l'honneur de vous envoyer, & qui m'a paru très digne de votre Journal. Je lui, &c.

*Geneve le 10. Décembre 1739.*



## E P I T R E

*A Mr. B\*\*\*\*\* D. M.*

**J**adis encore Enfant, d'un ton simple & novice,  
 Je bégaióis des Vers, pour amuser Clarice;  
 Clarice, qui depuis, par un sacré lien,  
 Joignit, pour mon honneur, son sort avec le mien,  
 Mé tint lieu d'Apollon; & m'inspira l'audace,  
 Tout jeune que j'étois, de monter au Parnasse.  
 Tems heureux! où l'Esprit, sans gêne, sans besoins,  
 Compte le seul Amour parmi ses plus grands soins.  
 De mes Vers, en ce tems, une Oreille peu sûre,  
 Ne régloit, qu'au hazard, le nombre & la mesure:  
 Docteur, pouvois-je mieux, exprimer, à quinze Ans,  
 De mon timide Cœur les transports innocens?  
 Instruit dans l'art d'aimer par la simple Nature,  
 J'ignorois des Amans la ruse & l'imposture,

Et mon Esprit charmé, sans fard & sans détour,  
 Peignoit mes sentimens, mes desirs, mon Amour.  
 Distrait, bientôt après, par le soin, par la peine,  
 Je cessai de rimer, de cultiver ma Veine;  
 Et, presque au même instant, prodige assés nouveau,  
 Je vis ma Muse naître & mourir au Berceau.  
 Mais, ce goût pour les Vers, dans un âge si tendre,  
 Ce desir de rimer, sans pouvoir m'en défendre,  
 Ce penchant, en un mot, qui du sacré Valon,  
 Sût me faire aprocher, sans l'aveu d'Apollon,  
 Ne suposent-ils point qu'avec le tems, peut être,  
 J'aurois pû faire mieux, à l'aide d'un bon Maître,  
 Si, dès lors, dirigé par de sages Leçons,  
 J'eusse appris à régler mon Esprit & mes sons?  
 Ainsi, dans l'âge mur, de leur tendre jeunesse,  
 Les Mortels orgueilleux excusent la foiblesse:  
 Si, comme eux, en ceci je ne m'abuse pas,  
 Prête moi, cher Ami, ta Règle & ton Compas.

Mais pour mieux me guider, s'il te prenoit envie  
 De conoître mon goût, mes talens, mon génie:  
 Au hazard de flater solement mon Portrait,  
 Je vais de mon Esprit te fournir quelque trait.  
 Assés gai quelque fois, quelque fois assés sombre,  
 Je goute, les plaisirs; j'aime à rêver à l'ombre:  
 Du grand, du vrai, du beau, sincère admirateur,  
 Je ris d'un vain babil, d'un brillant imposteur:  
 De mes propres Ecrits, Censeur assés rigide,  
 Je soite avec plaisir, un Ouvrage solide:  
 Toujours à la Raison & docile & soumis  
 Qui m'apprend à la suivre, est de mes vrais Amis:  
 Moins heureux à saisir une riante Image;  
 A citer à propos quelque joli Passage;  
 Pour enfanter des Vers, mon Esprit a besoin,  
 Je l'éprouve aujourd'hui, de travail & de soin.  
 D'un badinage fin, de l'utile Critique,  
 Je chéris les traits vifs, sans être Satirique:  
 Et de l'étude, enfin, faisant tout mon plaisir,  
 Je passe, à m'éclairer, un innocent loisir.

Tel que je me dépeins; puis-je dans la Carrière  
 Rentrer avec honneur, sous ta docte Banière?  
 Tu m'en flaras, du moins, si pour y bien courir,  
 De nos meilleurs Auteurs, je savois me nourrir;

Et la Lime à la main, si j'avois le courage,  
 De ne rien négliger pour polir mon Ouvrage :  
 Que ne me dis-tu point sur le Vers, sur le sens ;  
 Du pénible plaisir d'un tel emploi du tems ?  
 Mais souffre qu'ébauchant les Leçons du Parnasse  
 De tes Discours sensés, je suive ici la trace ;  
 Et, pardonne, Docteur, si d'un Craïon grossier,  
 J'ai copié, si mal, ton Art en ce Métier.  
 Pour atteindre des Vers le tour & l'harmonie,  
 Evités les écueils de la monotonie :  
 Que jamais un son dur, un maudit hiatus,  
 Un stile trop serré, lâche, obscur ou diffus,  
 Une epithète encore, ou peu juste ou muëtte,  
 Ni la cheville enfin, qui marque la difette,  
 Ne fassent dans vos Vers, sauciller le Lecteur,  
 Maudire, ou mépriser leur insipide Auteur ;  
 Sur tout, observés bien cette sage Maxime,  
 Qu'il faut à la Raison subordonner la Rime.  
 L'on ne goute jamais, s'ils sont vuides de sens,  
 Les Vers les plus ornés, les Vers les plus coulans.  
 N'oublés pas, non plus, que le vrai, que l'honnête  
 Doivent être l'objet de tout sage Poëte ;  
 Qu'en vain il rimeroit aussi bien que ROUSSEAU ;  
 S'il étoit, pour les Mœurs, moins chaste que BOILEAU.  
 L'Ouvrage, le mieux fait, où règne la licence,  
 En nous deshonorant, avilit la Science.

Ainsi, mais mieux encor, tu me montrois Docteur,  
 L'Art toujours périlleux d'atteindre au rang d'Auteur.  
 Pourquoi, si bien instruit de ces Règles sensées,  
 N'y puis-je conformer mon stile & mes pensées ?  
 J'en fais ici l'aveu : Par un fâcheux travers,  
 Je connois les défauts de presque tous les Vers ;  
 J'en goute les beautés ; & cependant ma Muse,  
 Quand il faut composer, est muëtte & confuse.  
 Mais, loin de déplorer un commun accident,  
 Apprens quel est mon but, Guide sage & prudent :

Si donc, par tes leçons, ma Verbe dirigée,  
 Pour les sons, pour le sens, peut être corrigée ;  
 Si, de tes bons avis, ardent à profiter,  
 Je puis, par mes efforts, te suivre & t'imiter :  
 Comme toi, non content de bannir la licence,  
 Et de donner au Vers une heureuse cadence ;

J'aspire

J'aspire, en mes Ecrits, sans doute folement,  
 A copier ton goût & ton raisonnement.  
 Nous trace-t-on d'un fat, ou d'un fier Petit maître,  
 Le ridicule orgueil, le desir de paroître;  
 Tu veux que le Lecteur ne s'y puisse tromper :  
 Qu'un fidèle portrait sache le lui montrer.  
 Mais prens-tu le Pinceau; pour toi non moins sévère,  
 Tu suis de la Raison la Loi la plus austère :  
 Le stile négligé, les traits licentieux,  
 Jamais, en tes Discours, ne blessèrent les yeux.  
 Nous peins-tu d'une Iris la dangereuse amorcé;  
 Tout est envelopé sous une chaste ecorce :  
 En un Conte gaillard, tes mots, exprès choisis,  
 Font rire nos Dévots, sans exciter leurs cris.  
 Tu fais, également, sans fiel & sans malice,  
 Turlupiner un Sor, te jouer d'un Noyice,  
 Et, si du Crime, enfin, tu nous dépeins l'horreur,  
 Le Coupable en frémit; l'Innocent en a peur.  
 Heureux! si, par tes Vers, connoissant leur folie,  
 Les Mortels vicieux quitoient leur train de vie!  
 Ne crois pas, toute fois, qu'enflé de ton secours,  
 Je pense à m'élever jusques à tes Discours,  
 Du hardi Phaëton la chute méritée  
 M'aprit à mesurer mon vol à ma portée :  
 De cet Audacieux, craignant le triste sort,  
 Je ne prendrai jamais un téméraire essor.  
 Les tons trop délicats, ni les tons trop sublimes,  
 Jamais ne serviront de sujet à mes Rimes :  
 L'on ne me verra point, autour de nos Hameaux  
 Enfler de nos Bergers les tendres Chalumaux ;  
 Ni implement assis, chanter au pied d'un Hêtre  
 Les Amours de Philis, sur le Hautbois champêtre :  
 Mon stile, peu leger, imiteroit trop mal,  
 Les tours, si délicats, du Genre Pastoral.  
 Je laisse aux plus hardis la Trompette Guerrière :  
 Il faut, pour de tels Aïrs, une audace meurtrière :  
 Jusques à ces Héros, qui savent tout braver,  
 Ma timide Clio ne sauroit s'élever :  
 Elle abhorre les cris, le fracas, les alarmes ;  
 Et frémiroit d'horreur, au bruit affreux des Armes,  
 De nos Bergers, enfin, le Langage innocent,  
 De nos fameux Guerriers le bruit trop éclatant.

## 44 JOURNAL HELVETIQUE.

Exposeroit mes Vers , ou sans grace , ou sans force,  
 A n'être pas plus lûs que ceux de Bonnescorse \*.  
 Il est des tons encor, Docteur, sans contredire ;  
 Qu'à ma trop foible voix la Raison interdite.  
 Je dois, donc, me borner, sans faire ici l'habile,  
 A traiter, sans péil, quelque sujet facile.

Qu'un autre à tes Vertus assigne tout leur prix :  
 Je ne tenterai point d'en parer mes Ecrits.  
 Comment faire sentir ce goût juste & solide,  
 Qui sert à tes Amis de lumière & de guide ?  
 Comment tracer encor cette aimable candeur ;  
 A soulager nos maux, ton zèle & ton ardeur . . . .  
 Mais je m'arrête ici, digne Enfant d'Esculape,  
 A mon foible Pinceau, ton Art heureux échape :  
 Pour te bien célébrer, il faut plus de talens ;  
 Et tu dédaignerois un infipide Encens.

Genève Mr. M \* \* \* \* \*



**I**L nous est parvenu à la fois deux Pièces bien  
 différentes : L'une est une Lettre d'un Anon-  
 nime à un Voiageur de ses Amis. Le sujet en  
 est ironique & badin. Ce Morceau paroît écrit  
 pour flater l'Oreille & l'Esprit ; mais il y a  
 des endroits un peu trop libres, qui au-  
 roient pû choquer les Dames : Et comme  
 nous nous sommes fait une règle de ne leur  
 rien présenter qui pût blesser la bienséance &  
 alarmer leur pudeur, nous ne ferons point  
 usage de cette première Lettre. L'autre Pié-  
 ce, qui est une *Lettre d'une Mère à son Fils*,  
 roule sur un sujet grave & sérieux : Elle est  
 remplie

\* Mauvais Poëte dont parle Despreaux

remplie de sentimens ; le Cœur en est touché, & elle ne peut que produire un bon effet. Il est à presumer surtout qu'elle aura réveillé le jeune Homme à qui elle est adressée. La voici :

LETTRE d'une Mère à son Fils.

**J**E ne sai, *Mon Fils*, si vous ne frémirez point à l'ouverture de cette Lettre : Vous connoissés depuis long tems ma tendresse pour vous, & vous savés que j'ai appris votre conduite & le derèglement de vos mœurs. Quelle nouvelle pour une Mère, à qui il ne restoit d'autre consolation que celle d'avoir un Fils sage & vertueux ! Vos Passions honteuses, qui ne sauroient manquer d'être suivies de la Vengeance céleste, me rapellent tous mes malheurs ; je les sens aujourd'hui doublement & plus vivement que jamais. J'ai vû mon Père & ma Mère trainés dans une affreuse Prison, pour avoir donné azile à un *Ministre du St. Evangile*, contre les Ordres du Roi. Nôtre Maison fut rasée, & tous nos Biens confisqués. Ma Mère mourut de misère & de désespoir, dans le fond d'un Cachot, où le Jour même ne pouvoit pénétrer. Mon Père acoutumé aux Commodités de la vie, & qui étoit né dans le sein de l'Opulence, fut envoyé en Galères, soumis aux Ordres d'un barbare Comite, & forcé

AUX

aux travaux les plus pénibles. Pour moi je fus réservée à des peines plus cruelles que la Mort : On me reléguâ dans un Couvent où les Religieuses se faisoient un Devoir de Conscience de me persécuter pour m'obliger à changer de Religion. Vôtre Père qui m'aimoit & qui connoissoit mon Zèle pour le Culte où j'avois été élevée, força les Grilles & me tira de Captivité. Nous errâmes longtems ça & là , sans secours & en proie aux terreurs les plus tristes & les plus naturelles. La Providence nous conduisit à . . . . où nous crûmes trouver quelque repos. Nous y vécûmes en éfet deux ans d'une manière douce & agréable par la générosité & sous la protection du Gouverneur ; mais il mourut , & son Successeur moins éclairé & moins charitable devint nôtre plus cruel Ennemi : Il étoit bigot , & que ne peut la superstition armée de l'Autorité. Sa première Victime fut mon cher Epoux ; il le fit condamner à mort, comme un Ravisseur & un Sacrilège. Mes sollicitations, mes larmes, mon désespoir furent sans éfet auprès de ce Barbare ; rien ne pût le fléchir, & j'eus l'afreuse douleur de voir mon Epoux mourir sur un Échafaut. Il ne me restoit que vous ; vous me teniés lieu de Père, de Mère, & de Mari : Toute ma tendresse étoit réunie en vôtre seule personne, & c'est peut-être cette fatale tendresse qui vous a perdu.

perdu. J'ai eu trop d'indulgence, pour vos fautes & pour vos vices; je voulois surmonter par ma douceur une certaine timidité qui vous étoit naturelle; sans penser que si cette timidité empêche les grandes Vertus de se manifester, elle empêche aussi les grandes passions de paroître. Aujourd'hui je me reproché en même tems & vos Crimes & ma bonté. Peut-être une éducation plus ferme & plus sévère vous auroit - elle garanti de l'Abîme où vous êtes tombé. Qu'est devenu ce tems où vous rougissiez d'une simple faute, où une aimable pudeur acompagnoit toutes vos démarches, où le récit des sentimens nobles & généreux & des belles Actions des Grands Hommes vous faisoit jeter des larmes? Vous paroissiez né pour la Vertu; elle est si aimable; pourquoi avés vous fait divorce avec elle. Aujonrd'hui en proie aux Passions les plus basses & les plus honteuses, vous ne rougissés de rien, & vous paroissés vous être familiarité avec le Crime. Vous entretenés presque publiquement une Fille à laquelle vous n'êtes ataché que par le plaisir, & qui ne flate vôtre passion, que parce qu'elle lui est nécessaire pour vivre. C'est cependant à cette Divinité, que vous auriez honte de nommer, (du moins s'il vous reste encore quelque pudeur) à qui vous sacrifiés vôtre Mére, vos Devoirs & vôtre Conscience. Mais ce que je n'ai pû aprendre sans  
 ressen-

ressentir la douleur la plus vive & la plus profonde, c'est que vous fréquentés des Lieux infâmes, où la Volupté traîne à sa suite les noirs remors, & des Maladies honteuses & cruelles, plus à craindre que la mort même. En sortant de ces lieux, dont vous n'oseriez prononcer le nom; vous entrés dans des réduits où le Démon du Jeu décide de la fortune de ses insensés Adorateurs. Pouvés vous entendre sans horreur des Hommes ruinés par la combinaison de quelques Cartes, ou par un coup de Dé, faire contre eux mêmes les imprécations les plus odieuses, ou s'en prendre à Dieu même de leurs propres fautes, & prononcer contre lui les plus affreux blasphèmes? Ha! mon Fils qu'est devenué cette innocence dont vous faisiez tant de cas? Cette innocence seule capable d'assurer nôtre réputation, nôtre santé & nôtre bonheur. Ne pensés vous pas quelque fois que les Passions auxquelles vous vous livrés jettent le désordre & le trouble dans la Société dont vous êtes Membre; qu'elles sont indignes d'une Créature raisonnable, qu'elles nous abaissent au dessous des Animaux les plus méprisables; mais ce qui est bien plus important, c'est qu'elles nous rendent ennemis de Dieu même? Souvenés vous, *Mon Fils*, que le tems passe, & que l'Éternité n'est pas loin de nous; souvenés vous, qu'il n'y a que nos bonnes œuvres qui nous suivront, & que la

conso-

consolation la plus solide a l'heure de la mort ,  
c'est d'avoir vécu dans l'innocence.

Dieu ne s'est montré jusqu'ici à vous , que  
sous le Visage d'un Père & d'un Bienfaiteur ;  
peut-être est-il prêt à prendre celui d'un Juge  
puissant & sévère : Où fuirés vous pour vous dé-  
rober à sa vengeance ? Sa main vous poursui-  
vra jusque dans les Retraites les plus obscures ,  
jusqu'au fond même de vôtre Cœur. Ha ! si  
mes Conseils pouvoient faire sur vous quelque  
impression ; si mon Fils pouvoit revenir à lui  
même , que je m'estimerois heureuse ! Je croi-  
rois en vous ramenant à la Vertu , vous avoir  
donné aujourd'hui quelque chose de plus que  
la vie. Vous verrés par les taches que vous  
remarquerés sur ce Papier , que je suis péné-  
trée moi même des sentimens que je vous ex-  
pose ; mes Larmes coulent en abondance , &  
ces pleurs sont peut-être les dernières preu-  
ves de tendresse que vous recevés de vôtre Mé-  
re ! Non , mon Fils , je ne saurois soutenir l'i-  
dée qu'un Enfant né , pour ainsi dire , au mi-  
lieu des afflictions , soit l'Esclave de la Mollesse  
& de la Volupté ; qu'un Enfant à qui j'ai in-  
spiré de bonne heure le goût de la Vertu , qui  
paroissoit docile à mes leçons , qui a de l'Esprit  
& des lumières , oublie tous ses devoirs & se  
plonge dans un abîme de malheur. Helas !  
que faisons nous , foibles , & aveugles Créatu-  
res que nous sommes , quand nous souhait-

rons des Enfans ! Nous sommes attachés à eux par les nœuds les plus étroits ; leurs maux deviennent les nôtres, & leurs Passions nous déchirent le Cœur. Votre conduire, mon Fils, va décider de ma vie ou de ma mort ; si vous ne prenez pas une résolution digne de vous, vous n'avez plus de Mère : Vous me plongés vous même le Poignard dans le sein. Songés y sérieusement. Quand je ne serai plus, vos regrets, vos larmes, & vos remors seront inutiles & superflus &c.



## A L'AUTEUR

*Anonyme de la Lettre sur la Rétraite, insérée dans le Mercure de Novembre p. 79.*

MONSIEUR !

C'Est un sujet de satisfaction pour nous quand nos idées se rencontrent avec celles d'autrui : Notre amour propre en est extrêmement flaté. Je parle par expérience : Votre Lettre sur la retraite m'a causé une joie inexprimable : J'ai été charmé de voir qu'il y eut un Homme droit & spirituel qui pensât comme moi sur cet Article, & qui m'aîdât même à développer mes propres sentimens. Tout inconnu, que vous me soies, j'ai con-

çu,

çû tant d'affection pour vous, que je ne ferois m'empêcher de vous la témoigner publiquement.

Je fais, comme vous, *Monsieur*. grand cas de cette noble Amitié, dont vous avez tracé l'image dans votre Lettre : J'ose même me flater, que j'en ai goûté la douceur, & que je la goûte encore. Il est aisé de comprendre, comme vous l'insinués très judicieusement, qu'après la Tranquilité d'Ame, la Retraite est le moïen le plus propre pour jouir de cette félicité : Le fatras du Monde nous en éloigne & enlève à l'Amitié ce qu'elle a de plus piquant.

Mais puisque vous cherchez une Personne de votre goût, pour vous lier avec elle, permettez moi de vous exposer mes pensées à cet égard. Ce doit être, à mon avis, une chose bien difficile, de trouver un Homme qui vous convienne & qui se prête à vos vûes. Nous sommes destinés pour autre chose en ce Monde : Nous avons presque tous des Etablissemens, ou nous en cherchons. Dans l'un & l'autre de ces cas, nous ne sommes pas faits pour nous séparer du reste des Hommes. Tout ce que nous pourrions faire, ce seroit de nous priver de leur Commerce pour quelques Années, que l'on doit employer utilement à travailler pour soi même ; mais cet avantage ne pourroit guères convenir qu'à un très petit nombre

bre, & il me paroît qu'on doit remercier la Providence de ce qu'elle ne nous a pas formés pour être seuls : En nous faisant pour la Société, elle nous a ôté le moyen de nous détruire nous mêmes. Sans doute, *Monsieur*, que vous avez considéré cet Univers dans un autre point de vue, lorsque vous vous êtes formé votre système ; mais c'est ce que je ne veux pas approfondir, & je reviens à mon Sujet. Quel plaisir auriez vous de vous attacher à un Ami, qui vous quiût au bout de quelque tems ? Ne vaudroit il pas mieux faire une liaison durable, qui ne fut interrompue, que par la mort ? Puisque vous cherchez votre bonheur dans l'Amitié, pourquoi ne pas la rendre aussi étroite & aussi intime qu'il est possible ? Ne feriez vous pas mieux de choisir une aimable Compagne, qui par aieat avec vous les chagrins & les plaisirs de votre vie ? Les Personnes du sexe ne sont elles pas plus douces & plus propres pour l'Amitié que les Hommes ? N'est ce pas là en quelque façon leur destination ? Car, pourquoi le Ciel nous les auroit-il données ? Pourquoi les auroit-il ornées de tant de charmes ? Ce tendre penchant qui nous attire réciproquement marque que nous sommes faits les uns pour les autres, la Nature ne nous l'inspirant pas sans but. N'est ce pas s'opposer à sa voix, que de le vouloir éteindre ? Ou croiriez vous les Femmes plus

CORROM-

corrompues, que les Hommes ? Si cela étoit vous feriez tort à cette aimable moitié du Monde. Tout ce qu'on peut leur reprocher, c'est d'être un peu trop faciles à prendre des sentimens d'amitié & un peu trop réservées à les témoigner. Fautes bien pardonnablees, vu la source d'où elles partent : La bonne Foi, & la bonté du Cœur les porte à la première, & la retenue ou la bienséance occasionne la dernière. L'une est avantageuse pour nous, & l'autre nous fait désirer encore plus ardemment leur Amitié. Ménageons leur pudeur ; lisons dans leurs yeux & dans leur Cœur, ce que leur bouche n'ose pas nous dire.

Voilà, *Mon cher Inconnu*, le conseil, que la ressemblance de nôtre goût & de nos caractères, m'oblige à vous donner. Si vous le suivez & que vous approuviez mes raisons, je vous souhaite tout le succès, que vous pouvez désirer, & que vôtre mérite semble exiger. Je ne vous conseille rien, que je ne sois disposé à suivre moi même. Mon Plan est fait : Les charmes de l'Amitié ont les mêmes apas pour moi que pour vous, & le bruit du Monde me fatigue autant que personne. Je languis après la douceur du repos. Mais je me ferois conscience de renoncer entièrement au Monde, où je ne hais que le tracas produit par l'Ambition & par d'autres passions déréglées. Se séparer de la Société,

ne seroit ce pas se soustraire aux devoirs de l'Homme , & détruire le but pour lequel le Créateur nous a placé dans cet Univers ? Je veux goûter les plaisirs d'une vie paisible , & tâcher en même tems d'être bon Citoyen. Le genre de vie que j'ai choisi facilitera mes desseins. Il me sera permis un jour de vivre à la Campagne. Là, retiré du grand Monde , j'aurai néanmoins occasion d'être utile à mon Prochain. Mon occupation sera la plus digne & la plus noble qu'un Mortel puisse choisir. Je travaillerai à rendre les Hommes raisonnables & vertueux : Je tâcherai de leur développer l'Esprit & le Cœur ; je leur enseignerai le moyen de devenir heureux pour toujours. J'y réussirai d'autant mieux , que je ferai tous mes efforts pour le devenir moi-même , & je les inviterai par mon exemple à suivre le chemin de la Vertu.

Mais ma Retraite si chérie me pourroit enfin être à charge. L'ennui s'empare presque toujours d'un Cœur laissé à soi-même : Le tems change le plus doux repos dans une fade langueur. Je sens bien que pour me soutenir , j'aurai besoin de m'attacher à une Personne qui soit à peu près de mon humeur & de mes sentimens. Si le Ciel me fait la Grâce de me la faire trouver , je m'unirai avec elle par les liens les plus étroits & les plus sacrés. Nous vivrons ensemble dans un état  
digne

digne d'envie, & nous rappellerons l'innocence des premiers Siècles. Voilà le bonheur, où j'ose aspirer en cette vie.

Si la franchise avec laquelle je viens de vous écrire à pû vous scandaliser, j'espère, de la hon é de vôtre Caractère que vous pardonneré aisément cette offense à un Homme qui vous estime, sur le Portrait que vous avés donné de vous mêmes, & qui est avec les sentimens de considération qui vous sont dûs &c.

L. . . . le 29. Décembre

1739.

B. . . . . L. . . . .



## S U I T E

De l'Histoire. du Comté de Bourgogne de Mr. DUNOD, T. II. L. 4.

**O**N n'a peut être jamais vû de Mariages plus malheureux dans une Famille, que ceux des trois Frères Enfans de France, avec la Duchesse & les deux Comtesses de Bourgogne. Louis fut vengé par le suplice de sa Femme; Philippe, Comte de Poitiers fut édiifié; mais le Comte de la Marche resta inquiet & jaloux: Ce Prince étoit grand & puissant par sa naissance, mais il appréhendoit qu'un Rival

plus puissant que lui ne partageat un Cœur, qui devoit être indivisible, & lui appartenir privativement à tous autres; & craignant encore que la mort ne vint à pas trop tardifs pour rompre sa chaîne, il la fit briser par le Livoice.

Pendant les Galanteries réelles, on imaginaires dont on a parlé, *Philippe le Bel* alloit son même train & continuoit d'exercer ses Droits Souverains. Il voulut exiger en 1314. une Contribution des Nobles de ses sujets, & il y comprit le Comté de *Bourgogne*. La Noblesse de la Province, unie à celle du Duché de *Champagne*, s'oposa à cette nouveauté. Mr. *Dunod* rapporte le nom des Seigneurs du Comté de *Bourgogne*, qui entrèrent dans cette Co. fédération. *Philippe le Bel* décéda la même année. *Louis* surnommé *Hutin*, son Fils, lui succéda, mais il mourut en 1316. laissant une Fille nommée *Jeanne*, de *Marguerite* Fille du Duc de *Bourgogne*. *Clémence de Hongrie*, sa seconde Femme étoit enceinte d'un Fils, qui mourut d'abord après sa naissance. *Philippe*, Mari de notre Comtesse, se fit déclarer Régent du Royaume, pendant la grossesse de sa Belle Sœur. Il surmonta aussi les difficultés qu'on lui opposoit pour se faire reconnoître Roi de *France*, après la mort de son Neveu. Jusques là on n'avoit point encore discuté la quention, si la Fille du défant Roi devoit

devoit lui succéder, à l'exclusion de son Frère ou d'un autre Mâle de la Famille : Le droit de Mâles fut établi en cette occasion & n'a été contesté dès lors que par un Roi d'Angleterre. Il fut donc reconnu Roi de France, & régna sous le nom de *Philippe le Long*. Ce Prince étoit sérieux & plein de sens. Il étoit grave & posé : Son extérieur seul lui donnoit la même supériorité que sa Couronne : Le jugement la prudence & le bon sens furent joints à cet Air de Dignité, jusques à sa mort, qui arriva en 1321. A l'isi en conserve-t'on, dans le Comté de *Bourgogne*, un souvenir agréable, & l'on y respecte encore la douceur & la modération de son Règne. Il remit à la Reine toute l'Autorité & les Droits qu'elle pouvoit avoir sur cette Province ; & elle en eût la propriété, dans toute l'étendue que ce terme peut avoir, par rapport à une Souveraineté inaliénable.

En 1316. *Henri de Vergi* avoit repris de *Philippe le Long*, plusieurs Terres considérables dans le Comté, desquelles Mr. *Dunod* fait l'énumération. On voit par là combien la dernière Branche de l'illustre Maison de *Vergi*, qui a pris fin dans le Siècle passé, étoit riche & puissante en *Franche-Comté*.

La Reine *Jeanne* décéda à *Paris* en 129. Elle y fonda un Collège pour vingt Clercs Séculiers, capables de Philosophie, & y éta-

blit un principal Maître ès Arts ou Licentié. Elle donna la préférence aux Sujets du Comté de *Bourgogne*, qui voudroient entrer dans ce Collège. *Jeanne de France*, sa Fille lui succéda au Comté : Elle fut mariée à *Eudes IV.* Duc de *Bourgogne*. *Isabelle*, deuxième Fille de la Reine *Jeanne* & de *Philippe le Long*, épousa, en premières Noces, *Guigues XII.* Dauphin de *Viennois*. & en secondes *Jean*, Baron de *Faucogné*; & *Blanche* leur troisième Fille fut Religieuse.

**JEANNE DE FRANCE**, Comtesse Palatine de *Bourgogne*, deuxième du Nom, régna avec **EUDÉS IV.** son Mari. L'Intrigue & la Négociation occasionèrent leur Mariage. Le droit des Mâles, les plus proches de la Ligne, à la Couronne de *France*, n'étoit pas encore bien reconnu. *Philippe*, Comte de *Poitiers*, avoit besoin du Duc de *Bourgogne*; il le détacha des Intérêts de *Jeanne de France*, en lui promettant *Jeanne* sa Fille aînée en Mariage. Ces Princes, par un Traité fait à *Vincennes* en 1216. étoient convenus, que les Fils ou les Filles du défunt Roi *Louis Huitième* sur ient le Royaume de *Navarre* & les Comtés de *Champagne* & de *Brie*, pour leur part de la Succession paternelle. *Philippe* devint Roi de *France*, & le Mariage de sa Fille avec le Duc de *Bourgogne* se fit en 1218. Cette Princesse n'eut pas le Comté de *Bourgogne* en Dot, comme

comme quelques-uns l'ont crû ; mais n'ayant point de Frère, elle y succéda à sa Mère, comme à une Principauté indivisible. Ce ne fut donc pas uniquement ces Simpathies dont les Poëtes parlent, qui, par leurs doux rapports, unirent les Cœurs d'*Eudes* & de *Jeanne* ; mais ce fut l'intérêt & la gloire qui en serrèrent les nœuds. On se fait souvent illusion sur ce qui forme les engagements les plus tendres. Il est cependant encore des liaisons formées par la Vertu & le mérite ; mais n'est il pas vrai aussi, que chez les Grands comme chez les Petits, de pareilles Unions se forment le plus souvent sans aucune délicatesse, & n'ont d'autre Supôt que l'Orgueil & l'Avarice ? Quoi qu'il en soit *Jeanne de France*, servit à établir l'exclusion des Princesses à la Couronne ; mais elle donna lieu à la réunion du Duché & du Comté de *Bourgogne*, Provinces séparées depuis le Partage des Enfants de *Louis le Débonnaire*. Jamais union ne produisit tant d'avantages ; les Biens, les Fruits les plus exquis s'y trouvent en abondance ; le Commerce, le Langage, le Génie, les Mœurs & à peu près les mêmes Loix unissent ces Peuples, & tout contribue à rendre leur situation florissante.

*Eudes IV.* portoit le Titre de Roi de *Thessalonique* & de Prince d'*Achaïe* : Il y renonça en faveur du Comte de *Clermont* pour 40. Mille Livres.

*Livres.* Il prit, du Chef de sa Femme, ceux de *Comte Palatin*, de *Comte d'Artois* & de *Seigneur de Salins*. Le Titre de *Comte d'Artois* lui fut contesté par *Robert d'Artois*, Comte de *Beaumont*, Petit Fils du dernier Comte; mais le Parlement de *Paris* décida en 1309. que la Fille du dernier Comte excluait ce Petit Fils, quoi que décentu par Males. *Endes* prétendoit encore au Royaume de *France*, après la mort, de *Philippe le Long*, dont il avoit époué la Fille ainée: Il en fut débouté méritoirement en 1322. par Arrêt du Parlement de *Paris*. Ce Prince étoit convenu, sur un principe directement opposé. que *Philippe le Long* succéderoit préférablement à la Fille de *Louis Hutin*: Mais il ne faut pas en être surpris, il y a long tems que l'Amour-propre, ce Poison de la Société, nous fait prendre nos intérêts, pour la seule Règle de la Justice & de nôtre conduite.

*Marguerite*, Femme du Comte de *Flandres*, & *Isabelle*, Epouse du Dauphin, ses Belles Sœurs, exigèrent que leurs Apanages fussent augmentés & demandèrent la Succession des Terres de la Reine *Jeanne*, leur Mère, qui n'étoient pas de l'ancien Domaine des Comtes de *Bourgogne* & d'*Artois*. Plusieurs Seigneurs de *Frânce Comté* armèrent pour soutenir leur Demande. *Hugues de Bourgogne*, Grand Oncle de la Duchesse; & Gouverneur pour le Duc

Duc dans le Comté, marcha contr'eux. Il fut battu; mais la Guerre se termina par la Médiation de *Philippe de Valois*, Roi de France, Beaufrère du Duc de Bourgogne. Les Appages furent augmentés en 1331 la *Dauphine* eut six Mille Livres, assignées sur l'Artois, & Quatre Mille sur Salins, Montmorot & autres Terres du Comté de Bourgogne; & l'on promit à la Comtesse de Flandres de lui assigner une pareille somme

Ces Princesses ne voulant pas s'en contenter, la Guerre se renouvella en *Franche Comté*. Une partie de la Noblesse entra dans leurs Interêts. Elle étoit mécontente de *Gui de Villefrancon*, Baillif pour le Duc dans cette Province, qui avoit peu d'égards pour les Privilèges de la Nation, & pour les Droits & la Qualité des Barons du Pais. Ces Seigneurs accoutumés à l'exercice d'une Jurisdiction indépendante dans leurs Terres, & à l'usage de faire la Guerre au Souverain quand il ne leur faisoit pas Justice, souffroient impatiemment qu'un Juge subalterne connut de leurs Dîfférens, & protégéât leur Sujets. D'un autre côté, *Jean de Châlon*, *Henri de Montfaucon* & le *Marquis de Baden*, aiant des difficultés avec le Duc, se liguerent avec le Baron de *Faucogney*, *Thiébaud de Neuchâtel* & la Ville de *Besançon*: Ils lui déclarèrent la Guerre en 1336. brûlerent le Château d'*Arguel*, *Salins* & *Pontarlier*,

*carlier*, & s'emparèrent de *Choie*. *Mr. Dunod* aiant eu occasion de parler des Barons de *Faucogney*, observe, qu'ils étoient d'une Maison très illustre; mais qu'ils ne tiroient point leur origine d'*Otton Guillaume*, comme quelques Savans l'ont crû: Ils decendoient plutôt, *dit-il*, de quelques uns des Comtes sous les *Carlovingiens*. *Faucogney* est une petite Ville du Bailliage de *Vesoul* & le Chef d'une Baronie, dont un grand nombre de Villages dépendent.

Le Duc assembla des Troupes, prit *Chaussin*, que les Conféderez tenoient. Il marcha contre ceux de *Besançon*, & les défit au Lieu apellé dès lors *Malecombe*, où environ *Mille Citoyens* restèrent sur la place. L'Année suivante on ménagea un Accommodement. Les Conditions furent; que les Confédérés, en réparation de leur désrespect envers leur Souverain, entreroient dans les Prisons du Duc, seroient incontinent remis à la garde de l'Archevêque, dans son Palais, & élargis ensuite; que le Duc exécutoit le Traité fait en 1332. pour l'augmentation des Dots de la Comtesse de *Flandres* & de la *Dauphine*; & que le Baron d'*Arlai* jouiroit des Mille Livres de Rente sur *Salins*. *Thiebaud de Neuchâtel* ne pût se résoudre d'entrer en Prison: Il fit son accommodement particulier, & rendit hommage pour la Terre de *l'Isle*, de la Garde de l'Abaie du *Lieu Croissant*, & du Priorié de *Lantbenans*; mais il perdit le  
Vicom-

Vicomté de *Baume*, qui fut réuni au Domaine.

Nonobstant ces Traités, les hostilités recommencèrent entre quelques-uns des Confédérés, & les Seigneurs du Pais, qui tenoient le parti du Duc, lequel étoit occupé à des Guerres étrangères. Le Roi de *France* s'y étant encore intéressé, comme dans les Traités précédens, engagea le Duc en 1341. à promettre au Baron de *Faucognei*, Trois Mille Livres d'augmentation de Dot. *Isabelle de France*, réconciliée avec la Duchesse sa Sœur, mourut après l'avoir instituée par un Testament son Héritière universelle. Enfin la Paix fut solidement établie en 1347. entre le Duc & les Seigneurs de *Franche-Comté*: On exécuta à l'égard de la Comtesse de *Flandres*, ce qui lui avoit été promis en augmentation de Dot.

Que doit-on penser des dispositions d'*Isabelle de France* en faveur de sa Sœur? Aujourd'hui la Guerre & toutes les fureurs qui en sont les suites; demain la Paix, des dispositions favorables, & un bonheur solide? Sera ce inconstance? Nullement. L'Injustice irritée, elle cause de très grandes inimitiés entre les Frères; mais elles ne sont pas immortelles; la Justice en achève le cours; & elle réveille les véritables sentimens de la Nature.

Le Duc qui avoit disputé la Couronne de *France* à *Charles le Bel*, qui étoit mécontent de ce qu'il avoit été débouté de l'Apanage de  
*Philippe*

*Philippe le Long*, ne fut point à la Cour pendant le Règne de ce Prince ; mais il servit utilement *Philippe de Valois* son Successeur : Il fut blessé à la Bataille de *Montcassel* en 1328. Il alla à son secours en 1340. contre *Edouard* Roi d'*Angleterre* ; Il se rendit à *Paris* pour arrêter les progrès du Comte de *Derbi* en *Gascogne* ; Il assista *Jean*, Duc de *Normandie*, Fils aîné du Roi, en *Prétagne*, contre le Comte de *Montfort*. La Noblesse du Comté de *Bourgogne* se signala dans toutes ces expéditions, & l'accompagna encore contre *Robert*, Comte de *Beaumont*, qui tâchoit de s'emparer du Comté d'*Artois*.

Le Duc faisoit battre à *Auxonne* de la Monnoie semblable à celle du Roi, & lui donnoit cours dans le Duché. Le Roi l'engagea en 1337. d'en réformer le Coin, & de n'en donner le cours qu'en *Franche Comté*. Le Comté de *Bourgogne* étoit donc un Pais étranger au Roiaume de *France*, quoi que possédé par un Prince Vassal de la Couronne. *Eudes* mourut en 1349. La Duchesse son Epouse étoit décédée en 1347. Ils eurent deux fils, *Philippe* & *Jean*. Celui ci mourut fort jeune & sans postérité. *Philippe* avoit épousé en 1338. *Jeanne*, Héritière des Comtés de *Bologne* & d'*Anvergne*, mais il mourut en 1346 laissant de son Mariage *Philippe*, qui suit & *Jeanne* & *Marguerite*.

PHILIPPE, Comte Palatin de Bourgogne, fut surnommé de *Roxure* : Il succéda, à l'âge de deux ans, au Duc *Eudes IV.* son Grand Père, dans les deux *Bourgognes*, & les Comté d'*Artois*, de *Châlon* & d'*Auxonne*. Il devoit héritier, par *Jeanne de Bologne* sa Mère, des Comtés de *Bologne* & d'*Auvergne*. Etant incapable de régner, sa Mère comme Tutrice eut soin de sa Personne ; le Duc de *Normandie* eut la Garde Noble des deux *Bourgognes*, & la Comtesse de *Flandres*, celle de l'*Artois* & de *Bethune*. Le Duc de *Normandie* prit dès lors le titre de Gardien & Bailiffe des deux *Bourgognes*, & les Ordonnances qu'il fit portent qu'elles ont aussi été faites de l'Avis de l'Archevêque de *Besançon*, & de plusieurs autres Grand. du Pais.

Plusieurs Juifs & Marchands Etrangers s'établirent dans ces tems là en France : On les appella *Lombards*, parce qu'ils venoient presque tous de la *Lombardie* : Ils obtinrent des Privileges, & on leur assigna des Lieux pour y demeurer. Leur principale Sinagogue étoit à *Vesoul*. *Hacquin*, Médecin du Duc *Philippe le Bon*, étoit Juif, & de cette Ville là. Ces Gens là devinrent odieux par leurs usures. Pour étoufer ce mal, plusieurs riches Bourgeois de *Salins* firent une Banque appellée *le Mont de Salins*, où l'on trouvoit de l'Argent à de justes interêts. Ce remède ne suffisant pas,

le Duc de *Normandie* ordonna en 1350. qu'on ne souffrit en *Franche-Comté* aucun Juif ni Usurier.

Le Duc de *Normandie* fut élevé en 1350. sur le Trône de *France*, & continua ses fonctions de Régent des deux *Bourgognes*. Pendant la Guerre qu'il eut avec les Anglois, ces deux Provinces souffrirent beaucoup par leurs incursions; sur tout en 1356. après la Bataille de *Poitiers*, dans laquelle le Roi fut fait Prisonnier & conduit en *Angleterre*, d'où il ne sortit qu'en 1360 après le Traité de *Bretigni*: Ce Traité ne s'exécutant pas, les Anglois continuèrent de ravager le Royaume; & comme Pon ne pouvoit attendre aucun secours, les États Généraux assemblés à *Beaune*, députèrent à *Edouard*, le Chancelier du Duc, *Jaques & Hugues de Vienne & Jean de Montmartin*. Ils obtinrent la Restitution des Places qu'il occupoit dans le Duché & qu'il n'y rentreroit pas pendant trois ans, moyennant quoi le Duc s'engagea de paier à *Calais* en 1361. Deux Cens Mille Moutons d'Or, valant trente Sols Pièce, & de donner en ôtage quinze Seigneurs des plus Nobles & sept des plus riches Bourgeois de ses Etats.

Les Anglois couroient la Campagne avec des Brigands de tous Païs: Ils vinrent en 1362. par petites Troupes en *Franche-Comté*, pour se réunir devant *Besançon*. Ils furent découverts

verts aiant déjà passé le premier Mur à la Porte de *Charmont*, & repouffé avec une grande perte de leur part. Ils retournèrent deux ans après, Les Citoïens de *Besançon* apellèrent des Gentilshommes & des Habitans du Voisinage, qui leur étoient affectionnés, & donnerent le Commandement à *Jean de Vienne*, Seigneur de *Boulans*: Il sortit de *Besançon* à la tête des braves qui voulurent le suivre, & ils ateignirent l'Ennemi beaucoup plus fort qu'eux auprès de *Chambornay*. *Jean de Vienne* perça d'un coup de Lance le Général des *Anglois*, nommé *Guinchar d Monnot*: Sa Troupe fut mise en déroute, & les fuyards furent à peu près tous massacrés par les Seigneurs & les Paisans du Voisinage.

Ce Fait d'Armes fit grand honneur à *Jean de Vienne*, & son mérite le fit parvenir aux Dignités de *Maréchal de Bourgogne* & *d'Amiral de France*. Il servit les Rois *Charles V. & VI.* dans plusieurs occasions périlleuses. Il commandoit en 1396. l'Avantgarde de l'Armée à la Bataille de *Nicopolis*, où il mourut glorieusement, en combattant contre les Infideles.

Revenons au Duc *Philippe*. Ce Prince aiant atteint l'âge de puberté, ratifia en 1361. le Traité de Mariage que la Comtesse de *Bologne* sa Mère avoit arrêté en 1356. entre lui & l'Héritière de *Flandres*; mais il mourut peu après en son Château du *Rouvre*, où il étoit né:

Ce qui lui en fit porter le surnom.

Ses deux Sœurs *Jeanne* & *Marguerite* étant mortes avant lui sans Alliances, la première Branche des *Ducs de Bourgogne*, descendue d'*Hugues Capet*, finit, dans le tems qu'elle étoit au plus haut point de fortune & de grandeur.

MARGUERITE DE FRANCE, Comtesse Palatine de Bourgogne, étoit Fille de *Philippe le Long*, & de *Jeanne*, Comtesse Palatine de Bourgogne: Elle fut accordée en 1317. & mariée en 120. à *Louis II.* Comte de *Flandres*, surnommé de *Grey* Ils eurent de leur Mariage *Louis III.* dit de *Male*, qui épousa *Marguerite*, Fille de *Jean III.* Duc de *Brabant*. Ils n'eurent qu'une Fille nommée *Marguerite*. En 1348. la Comtesse de *Flandres* entra en possession des Seigneuries d'*Arbois*, *Quingé*, *Chislé*, *Lisle*, *Buffart* & autres, qui lui avoient été assignées pour les 5000. Livres de Rente dont sa Dot fut augmentée. Cette Princesse fit sa Résidence à *Arbois*, & elle eut la principale part au Gouvernement, pendant la pupillarité de son Petit Neveu *Philippe de Rouvre*, dont elle étoit Héritière présomptive.

Elle lui succéda effectivement au Comté de *Bourgogne*, comme étant Sœur de *Jeanne de France*, Mère de son Père. Les Biens suivent la Ligne dont ils sont mouvans. *Jean*, Roi de France, Fils de *Jeanne de Bourgogne*, Sœur de son Bisayeul paternel, étoit au même degré;

gré ; & il emporta le Duché & les autres Terres, qui venoient de anciens Ducs de *Bourgogne*, par la même Règle que les Biens suivent la Ligne dont ils font mouvans. Il y succéda par Droit de proximité & non par la Loi des Apanages, ni par le Droit de Reunion à la Couronne. Il n'avoit donc aucun Droit au Comté de *Bourgogne*, qui n'étoit ni Apanage, ni Fief de la Couronne de *France* ; & d'un autre côté, il ne dépendoit pas des Ancêtres de *Marguerite*, de qui le Comté venoit originairement.

Cependant *Philippe* son Fils, devenu Duc de *Bourgogne*, par une Donation de son Père faite en 1361. sans qu'il y fut fait aucune mention de la *Franche-Comté*, chercha à se faire des Titres sur cette Province. Il en prit l'Investiture de l'Empereur comme d'un Fief de l'Empire, & lui en fit hommage en 1363. La même année le Roi de *France* lui fit une nouvelle Donation du Duché de *Bourgogne*, pour le tenir héréditairement, & il y ajouta les droits qu'il avoit & pouvoit prétendre sur le Comté. Cela fut confirmé en 1364 après la Mort du Roi *Jean*, par *Charles V.* son Fils aîné & Successeur à la Couronne.

La Comtesse de *Flandres* se plaignit au Roi de l'Investiture que le Duc *Philippe* avoit prise de l'Empereur. Le Roi, par ses bons Offices, se fit remettre cette Investiture, & promit

mit en 1364. de ne s'en dessaisir que du consentement des parties. Le Duc de *Bourgogne*, connoissant le droit de la Comtesse de *Flandres*, & l'attachement des Grands de la Province, la ménagea dans la vuë encore d'épouser *Marguerite de Flandres* sa Petite Fille. Mais le Comte de *Flandres*, irrité de ce qu'on lui retenoit *Douai*, *l'Isle*, & *Orchier*, passa en *Angleterre* en 1365. & promit sa Fille à *Edmond*, Duc d'*Torck* & Comte de *Cambridge*, l'un des Fils du fameux *Edouard*.

Dans ce même tems, le Roi de *Navarre*, qui prétendoit au Duché de *Bourgogne*, le Roi d'*Angleterre* & le Comte de *Flandres*, sous prétexte que le Duc de *Bourgogne* étoit armé, & qu'il avoit des prétensions sur le Comté, sollicitèrent les Barons de cette Province à prendre les Armes contre lui. Le Comte de *Montbéliart*, *Jean de Chalon*, *Jean de Neuchâtel*, & le Seigneur de *Rigni*, ravagèrent les Terres des Seigneurs qui souhaitoient le Mariage du Duc avec l'Héritière de *Flandres*, & entrèrent en *Champagne*. Mais le Duc de *Bourgogne* les défit, prit *Jean de Chalon*, entra dans le Comté de *Montbéliart*, & obligea le Comte de se retirer sur les Terres de l'Empire. Le Roi de France, *Charles V.* n'oublia rien pour traverser le Mariage de l'Héritière de *Flandres* avec le Fils du Roi d'*Angleterre* : Il porta le Pape *Urbain V.* à dispenser la Dispense qui

qui étoit nécessaire au Duc d'York. Ces délais lui donnèrent le tems de se rendre avec nôtre Comtesse à *Tournai*. Le Duc de *Brabant*, le Comte de *Hainaut*, & d'autres grands Seigneurs du Pais s'y rencontrèrent, mais le Comte de *Flandres*, mandé de s'y rendre, s'en excusa.

Nôtre Comtesse, qui étoit Fille de *France*, souhaitant l'agrandissement de la Famille Royale, & le bonheur de ses Peuples, comme aussi de prévenir les derniers ma'heurs auxquels les fréquentes ruptures entre la *France* & l'*Angleterre*, les expoisoient, entreprit de porter son Filz à rompre le Mariage qu'il avoit projeté. Dans ce dessein, elle se rendit à *Malines*, mais n'ayant pû le vaincre par ses raisons, elle eut recours aux prières & aux larmes. Le Comte de *Flandres* fut atendri, & donna son consentement au Mariage de sa Fille avec le Duc de *Bourgogne*, pourvû que le Roi lui restituât ses Places, & qu'il lui laissât un tems compétent pour dégager honnêtement sa parole.

L'union des deux *Bourgognes*, qui continua par ce Mariage, enrichit & fortifia ces deux Provinces. Leurs interêts communs les mirent en état de se soutenir par leur propres forces. Quant au Duc de *Bourgogne*, il devint par ce Mariage l'un des plus grands Princes de l'*Europe*, & il ne manqua à ses Décendans que

le titre de Rois. C'est à la prudence & à l'accomplissement de la Comtesse *Marguerite*, que les Pais héréditaires & la France même furent redevables de tant d'avantages. Avant établi une parfaite tranquillité dans le Comté de *Bourgogne*, elle le quitta pour faire son séjour à *Paris*: Elle avoit toujours été en grande Considération à la Cour de France, & y avoit obtenu déjà en 1147. l'Erection des Comtés de *Nevers* & de *Rethel* & de la Baronie de *Donzè* en Pairies; mais cette Considération augmentée de beaucoup, par le service, qu'elle rendit dans cette occasion. Cette Princesse étoit bonne, affable, généreuse, d'un Génie supérieur, mais droit; & d'une éminente Vertu. Elle mourut à *Paris* en 1382. âgée de 75. ans, dont elle en avoit passé 36. en viduité; Son Corps fut inhumé à *St. Denis* dans une Chapelle qu'elle y avoit fondé la même année. Elle avoit les fonds nécessaires pour la Donation du Chapitre d'*Arbois*, & obtenu une Bulle de Confirmation de ce Chapitre.

*Louis de Mâle*, son Fils & son Héritier ne lui survécut qu'un peu plus d'une année: Il mourut en 1384. Après sa mort, le Duc *Philippe* & la Duchesse son Epouse eurent la pleine jouissance du Comté de *Bourgogne*. Ici commence le Règne brillant des derniers Ducs de *Bourgogne*, qui étoient comme les précédents de la Race d'HUGUES CAPET.

Mr.

Mr. *Dunod* nous a donné lieu d'observer que dans ces derniers Siècles, comme dans les précédens, il y a divers exemples d'une vicissitude continüe le du bonheur & du malheur des Princes & de leurs Etats. Tantôt le Comté de *Bourgogne* est libre, indépendant & regardé comme une Souveraineté, tantôt c'est un Fief dépendant de l'Empire. Les Princes jouissent, tantôt des faveurs les plus distinguées de la Fortune, & tantôt, soit par raport à leurs Etats ou à leurs Familles, ils sont exposés à ses plus cruelles disgraces. On a vu trois Princesses de *Bourgogne*, montées au plus haut faîte de la grandeur, renfermées honteusement dans des Châteaux; l'une précipitée dans l'Abîme du Néant, ayant été étranglée, & l'autre réduite toute sa vie dans un Monastère. Les Princes ne jouissent donc pas toujours de tous les plaisirs de la vie, ils sont souvent éprouvés par des afflictions; c'est un Tribut qu'ils paient aussi à la Nature; mais avec une notable différence. Outre les sujets d'amertume qui leur sont communs avec les autres Hommes, il y en a qui les touchent feu's, & qui leur sont particuliers. Ose-t-on le dire, ce qu'il y a de plus auguste dans le Monde, les y assujettit: Pour ne parler à présent que de l'un de ces cas particuliers, ne sont ils pas souvent la cause de la Désolation des Etats & de la perte d'un nombre infini de

miliers de Personnes innocentes, de l'un & de l'autre Sexe, de tous ages, & de toutes conditions ? Ceux qui menent une vie privée, ne sont jamais exposés à subir un sort si périlleux. C'est donc un précipice horrible, qui n'est dangereux que pour ceux qui exercent l'Autorité souveraine, & les Droits de la Guerre & de la Paix ; mais ils peuvent l'éviter, s'ils ont la moindre sensibilité. S'ils ont l'Âme droite, s'ils ont un Amour tendre & paternel pour leurs Sujets, s'ils ont les excellentes qualités de l'Esprit & du Cœur de la Comtesse *Marguerite*, ils seront à jamais à couvert de toutes ces afflictions, qui ne peuvent manquer dans plusieurs circonstances d'être dures & pesantes. Elle ne pût d'abord fléchir le Cœur de son Fils, irrité contre la *France* : Les incursions des *Anglois*, la Désolation du Pais lui étoit sensible ; mais enfin ses larmes vainquirent son opiniâtreté ; le Mariage de sa Fille fut consommé ; la Paix fleurit & ne fut point troublée, & la Nation continua à jouir d'un bonheur parfait. Jamais larmes ne furent suivies de tant de Charmes ; la mémoire seule en est réjouissante.

*Nesbâtel*

E. M.

ELOGE DU RIEN.

Ridentem dicere verum, quid vetat?

ON a écrit sur la *Folie*, sur la *Bagatelle*, sur le *Je ne sai quoi*, & moi j'ai dessein de faire l'*Eloge du Rien*. Cette Matière est plus étendue & plus vaste qu'on ne pense. La plupart de nos Projets & de nos espérances n'ont pour objet que des Chimères : Après avoir consumé ses plus beaux jours à creuser des Sciences difficiles & abstraites, on se trouve à peu près au Niveau de Rien. Le Monde entier a été créé de Rien, & il se réduira à Rien : En un mot, le Rien est le terme fatal auquel aboutissent toutes choses.

Un Homme qui écrit sur le Rien a de grands avantages : Comme tout est de son ressort, il peut voltiger légèrement d'une Matière à une autre ; il a ses coudées franches ; il peut parcourir les Cieux & la Terre, sans sortir de son Sujet. S'il réussit, il peut se vanter d'avoir fait quelque chose de rien, & s'il échoue, il a du moins rempli son titre, & son Ouvrage est réduit à rien.

Quelques *Philosophes* prétendent qu'il y a du vuide dans tous les Corps ; le Rien se glisse aussi par tout ; dans les *Ecoles*, dans les *Tribunaux*,

*bunaux*, & jusques dans la *Chaire* des *Prédicateurs*. *Alidor* prêche, il a la foule, son Sermon est un Spectacle, on y va pour voir & pour être vû; on y entend des Mots nouveaux, des Périodes arrondies & bien cadencées, du Son renfermé dans du Clinquant: *Alidor*, ne se propose point d'autre but que de flater l'Oreille & de plaire; il obtient ce qu'il souhaite; on lui donne des louanges & de l'encens; on dit en sortant du Sermon, *Alidor* a de l'Esprit, il debite bien & de bonne grace; que faut il de plus?

Que dirons nous des pompeuses Bagatelles de quelques *Orateurs*, de ces Métaphores & de ces Hyperboës outrées qui défigurent la plupart de leurs Discours? On pardonne à peine à un *Poëte*, qui, dans son enthousiasme, dit à un grand Prince,

Le Destin à tes yeux n'oseroit balancer.

Mais l'on est surpris de trouver dans des Harangues imprimées, où il y a d'ailleurs beaucoup d'esprit & de Politesse: Nous n'existons, SIRE, que comme un Monument de votre Magnanimité. Un Roi quelque Grand qu'il soit, n'est dans le fond qu'un Homme: Il me semble qu'on doit bien se garder de lui prêter le pouvoir & les attributs de l'Être Suprême. Un Eloge outré cesse d'être un Eloge: L'Idole rougit souvent elle même, de l'Encens qu'on lui prodigue.

Oserai

Oserai je le dire ? La plûpart des Poètes & des Orateurs ne resp. étent pas affés, dans leurs Pa. égriques, le Jugement du Public ; ils sont bien plus ocupés à entasser des figures de Rhétorique qu'à écouter la Voix de la Vérité. Il n'y a qu'une Critique sans jalou- sie & sans maigrité qui puisse leur ouvrir les yeux. Dans le fond elle doit bien être per- mise ; sur tout quand on n'a pour but que de s'éclairer & de se former le goût. *La Républi- que des Lettrés*, dit Mr. Baile, *est un Etat en- tièrement libre, on n'y reconnoit que l'Empire de la Vérité & de la Raison : Sous leurs auspices on peut faire une Guerre innocente à qui que ce soit.*

Si les Orateurs donnent quelque fois dans le Rien, à force de vouloir dire de belles choses, les *Philosophes*, les *Juriconsultes*, & les *Théo- logiens* ne sont pas exemts du même défaut.

Voyés ce *Philosophe*, qui médite profondé- ment dans son Cabinet, ne dirait on pas qu'il à présidé à la construction de l'Univers, & qu'il en dirige tous les Refforts ? Il explique hardiment les Phénomènes les plus rares & les plus dicitiles, rien ne l'embarasse : A l'entendre ne semble t'il pas qu'il soit le Confident de la Nature & qu'elle lui communique tous ses secrets ? C'est dommage que les raisonnemens de ce Philo'ophe ne soient tout au plus qu'un *Roman ingénieux*, & que les *Hipothèses* qu'il

qu'il hazarde ressemblent à certains Edifices dont le fondement est très foible & que le moindre Vent peut renverser.

Plus j'examine les choses attentivement, plus je trouve qu'il y a de témérité à décider sur les Causes des Evets même les plus communs & les plus connus. Notre vue n'est pas assez étendue pour embrasser des Objets trop vastes, & les petits nous échappent par leur subtilité, nous ne saurions les saisir. *Les Philosophes, qui avoient leur ignorance, dit un grand Homme, sont admirables, non pas à cause de leur ignorance, mais parce qu'ils en connoissent les Causes & qu'ils ont le courage de l'avouer.* L'Univers est pour nous comme une vaste & magnifique Décoration, dont nous ne saurions apercevoir les Rouës & les Cordages.

J'ai dit que les *Jurisconsultes* & les *Theologiens* donnent très souvent dans le Rien. La lecture de plusieurs de leurs Ouvrages en est une preuve. N'admirés vous pas l'art avec lequel ils subtilisent sur les Questions les plus faciles à résoudre ? Ils créent exprès des difficultés, pour avoir le plaisir de les combattre : On pourroit dire qu'ils font quelque chose de rien, mais non, il faut renverser la proposition, & dire, qu'ils réduisent à rien les Loix les plus claires, & les Règles de Morale & de Doctrine les plus importantes, & les plus précises. Quelqu'un a défini plaisamment l'Art de certains *Casuistes*, l'Art de chicaner avec l'Équité

quité & avec Dieu. En effet, que d'explications obscures & forcées, que de Gloses & de Commentaires, qui font perdre de vue le vrai sens de l'Original ? Le Texte est noyé dans la Note ; on ne sauroit y découvrir la Volonté du Législateur ; c'est une Enigme.

Si les *Savans* & les *Beaux Esprits* sont si petits, quand on lit la plupart de leurs Ouvrages, ils ne le paroissent pas moins lors qu'on les examine en particulier, & pour ainsi dire en déshabillé : Ils ressemblent à certaines Perspectives, que l'éloignement embélit, & qui perdent, étant vues de près, ce qu'elles ont gagné dans le lointain. C'est ce qui est cause que les Hommes n'osent presque jamais se montrer à visage découvert, & tels qu'il sont en effet. Ils sont presque toujours masqués, & ils ont intérêt à ne pas lever le Masque. Ceux même qu'on appelle de grands Hommes n'ont point de Juges plus redoutables que leur Domestiques, qui sont témoins de leurs foiblesses & de leurs passions. Qu'est ce que l'Homme lui même ? Le Théâtre de mille Scenes tantôt comiques & tantôt tragiques ; le centre des préjugés, de l'erreur & de mille contradictions. Quelle idée sublime de ses Devoirs, & quel penchant honteux pour le Vice ! L'on diroit qu'il y a dans l'Homme deux Personnes, dont l'un prêche la Vertu & l'autre pratique le Crime. Quelle curiosité de tout savoir, & quelle ignorance

rance : N'a t-on pas raison de dire que l'Homme est un Probleme à lui même ?

Doit on être surpris après cela que l'Homme soit la Dupe des plus légères apparences, & qu'il ait épuisé toutes les espèces d'absurdités ? Les Sciences les plus vaines n'ont elles pas été l'objet de ses Etudes & de ses occupations ? Il s'est imaginé que son sort étoit écrit en caractères lumineux dans les Astres, & il s'est appliqué à déchiffrer ce mystère : De là l'Astrologie Judiciaire & ces Calculs énigmatiques, dont les Imposteurs se servent pour amuser la Créduité du Peuple. Que dirons nous du Sortilege, & des Fables qu'on a débité à cette occasion ? L'Erreur est contagieuse, il suffit que 3. ou 4. Personnes acréditées autorisent une opinion pour la repandre, & la faire recevoir du plus grand nombre : „ Donnés „ moi seulement 5. ou 6. Personnes à qui je „ puisse persuader que ce n'est pas le Soleil qui „ fait le Jour, je ne désespere pas d'en gagner „ bientôt 5. ou 600. dit Mr. de FONTINELLE. Les plus vils Charlatans ont trouvé des Protecteurs & ils ont forcé avec leurs secours toutes les Barrières que des Sages Magistrats avoient opposées à leurs excursions. Un Homme qui n'a jamais étudié la Medecine se dit Medecin & l'on a la sottise de le croire sur sa Parole : Son imposture lui ouvre l'entrée de plusieurs Maisons, où quelques jours auparavant on n'auroit pas daigné prononcer son Nom.

F. . . .

F. . . . . jadis fut Bourreau ;  
 Avec une Herbe, un Elixir, une Eau,  
 Ce Charlatan fait des Prodiges,  
 Sans Livres, sans Latin, ce Boërhave nouveau,  
 Possède le Secret de tirer du Tombeau,  
 Aussi bien que celui de guérir les Vertiges,  
 Avec la Rouë ou le Cordeau.

Mais c'est trop nous arrêter sur des Ob-  
 jets si désagréables & si lugubres.

O ! toi Rien précieux, c'est toi seul que j'implore ;

» Daigne me prêter ton secours,  
 Chasse l'ennui qui me dévore,  
 Et fait que les Jeux, les Amours,  
 Autour de moi volent encore,  
 Jusques à la fin de mes Jours.

Et toi sombre Raison, j'abjure ton Empire ;  
 Sans soulager nos maux tu blames nos desirs ;  
 Sous un Joug si pesant à peine je respire ;  
 Libre de tes liens, mon Ame ne veut vivre,

Que sous le Règne des Plaisirs.  
 Là, naissent sous nos Pas les Oeuillers & les Roses ;  
 Là nous possédons toutes choses ;  
 Le sort le plus heureux règlera mon destin ;  
 Tantôt avec Chloris, tantôt avec Silvie,  
 Mon Esprit goûtera les douceurs de la vie,  
 Sans en craindre la fin.

Cela ne vaut il pas mieux que de s'alambli-  
 quer l'Esprit sur des Calculs d'Algèbre, ou sur  
 Cujas & Barthole ? Dans le Siècle où nous  
 Sommes, les Sciences fatiguent beaucoup, &  
 mènent à peu de chose. Si Virgile ou Erasme  
 revenoient parmi nous, ils ne trouveroient  
 pas seulement de l'Eau à boire.

Ores est passé le tems où d'un bon mot,  
 Stance ou Dizain on paloit son Ecot ;  
 Plus n'en voions qui prennent pour finances  
 Le Bel-Esprit.

F

Qu'est

## 82 JOURNAL HELVETIQUE

Qu'est ce en effet que le Bel Esprit? Un Eclair qui nous éblouit sans nous éclairer; des fleurs qui n'ont qu'un éclat léger & frivole, tout au plus des pensées communes exprimées d'un tour fin & délicat. Qu'est ce que la Raison elle même? Un Pedagogue incommode & ennuyeux.

Un peu de Vin la trouble, un Enfant la séduit,  
Et déchirez un Cœur qui l'appelle à son aide,  
Est tout l'effet qu'elle produit.

Aussi le Peuple ne se soucie-t'il guères de s'instruire; il ne lit point, ou il ne lit que des bagatelles; & les Connoisseurs n'admirent guères que leurs propres Ouvrages! Un Homme du Méier croit faire beaucoup en disant d'un air dédaigneux, d'un Ecrit qui a coûté bien des soins & des veilles, cela est joli; mais à quel usage? En effet quel Eloge peut mériter un Homme de Lettres? Les Hommes ont ils besoin de s'éclairer & ne savent ils pas déjà tout ce qu'ils doivent savoir? Je serois assés de l'Avis de ce Sultan, qui condamna tous les Livres au feu & ne conserva que l'Alcoran. Le Plaisir est la seule Divinité qui mérite nos hommages, aussi est ce celle sur les Autels de qui on a brûlé le plus d'encens.

Le Plaisir est nécessaire;  
La Sagesse austère,  
Ne peut s'empêcher d'y courir,  
Et la plus sévère,  
Ne refuse guère,  
Le plaisir qui vient s'offrir.

Aussi

Aussi le Plaisir est il de tous les âges & de toutes les conditions. Un Vieillard qui n'a plus qu'un soufle de vie :

Un Piéd dans le Tombeau veut encor des Maitresses.

Lorsqu'il pousse le dernier Soupir , il regrette moins la perte de sa Vie que la perte de ses Amours. Le plus grave Magistrat passe souvent du Temple de la Justice dans les bras de la Volupté. C'est en vain que l'Homme tâche de se déguiser & de prendre les couleurs de la Sagesse ; tout ce qu'il peut faire c'est de changer une Passion contre une autre Passion. Le Plaisir est toujours le but de tous nos projets ; il semble qu'il fasse le fond de nôtre Etre. Un Misantrope trouve du plaisir à persécuter le Genre humain. Un Homme fuit en vain au fond des Déserts , pour éviter les Passions ; il les porte dans son propre Cœur ; & leur ouvre lui même l'entrée de sa Solitude. J'ai connu un Docteur qui affectoit un Air grave & austère , il ne parloit que de Vertu & de Sagesse ; mais il savoit se ménager des plaisirs secrets , le mystère sembloit leur donner un nouveaux prix : En public c'étoit un *Caton* ; dans le particulier c'étoit un *Céladon* , ou un *Artamene*. Lorsqu'on peut se dérober aux regards des profanes.

Le Masque tombe , l'Homme reste ,  
Et le Héros s'évanouit.

J'ai observé qu'il étoit assés inutile de se masquer & d'affecter de paroître ce que l'on n'est pas ; la Vérité perce toujours au travers ; & le *Mors* ne sauroit cacher sa peau.

C'est en vain que Damos voudroit faire paroître,  
 Qu'il est digne en effet du titre de Docteur ;  
 A son maintien poli ; à son air fin , railleur,  
 On ne sauroit le meconnoître ;  
 Il raisonne sur tout , décide avec hauteur,  
 Mais au travers de l'Orateur,  
 Oh découvre le Petit Maître.

Je m'aperçois que je me suis assés écarté de mon Sujet, mai il est vrai que la Matière que je traite n'exige pas une justesse géométrique , & qu'en raisonnant sur le Rien , il est bien permis de faire des écarts qui nous mènent à rien. Nous l'avons déjà dit , le Rien se glisse par tout : Les Lettres de Recommandations , les Préfaces , les Promesses des Charlatans , & des Gens de Cour , les Complimens & les Cérémonies , les Calculs subtils de Géométrie , l'Etude sèche & profonde des Medailles antiques , les Madrigaux , les Epigrammes , & les autres Colifichetes de cette nature , tout cela ; qu'est ce autre chose que le Rien , habillé de différente manière ? Le Rien a une telle autorité sur les Hommes , qu'il décide presque de leur Culte & de leur Créance ; ils se laissent ordinairement guider par leurs préjugés , & les préjugés ne sont que des Riens adoptés par la multitude :

de: Aussi Polibe se moquoit - il ouvertement de la Religion des anciens Païens : *On ne peut,* disoit il, *tenir le Peuple dans le Respect que par des Fictions & des Fables propres à leur inspirer de l'admiration & de la terreur.* Il ajoutoit, cependant, *que cette étrange Maxime ne seroit pas nécessaire dans une République composée de Sages.* Appius Claudius, qui commandoit la Flotte contre les Chartaginois, disoit tout haut, que les Mistères & les Prodige n'étoient que pour les Insensés, & il fit jeter dans l'Eau les Pou'ets des Augures, afin qu'ils busent, puis qu'il ne vou oient point manger,

Qu'est ce que l'Histoire ? Un tissu de Fab'es ou de conjectures, un vaste Recueil des Sottises des Hommes, un récit d'Evénemens qui ne nous intéressent plus.

Hé ! qu'importe à ce que nous sommes,  
 Le que nos Pères ont été ?

Nous ne jugeons guères des choses que par le Theatre. Si les Romains ne s'étoient pas signalés par leurs Conquêtes, on ignorerait également leurs Vertus & leurs défauts. Les Monuments qu'ils nous ont laissés de leurs grandes Actions prouvent peut être plus leur Vanité & leur Ambition, qu'ils ne prouvent leur Courage & leur Amour pour la Patrie. L'Histoire a pour objet l'immortalité, mais cette espèce

d'immortalité a-t-elle quelque chose de réel ? Nous ne saurions en jouir sur la Terre, & quand nous n'y sommes plus, ce n'est qu'un bruit passager qui ne va point jusques à nous.

Toutes les Sciences n'ont elles pas aussi leurs Chimères ? L'Astronomie a les Longitudes ; les Mathématiques ont le Mouvement perpétuel ; la Chimie a la Pierre Philosophique ; & la Morale, l'Amour pur & désintéressé. J'ajoute que la Galanterie a demême sa Chimère, qui est la Fidélité & la Constance. Aussi on peut dire que presque toutes les Sciences ont en vûe un objet imaginaire, & qu'elles aboutissent à Rien. Il est vrai que si l'on compte la Galanterie pour une Science, & pourquoi n'en seroit elle pas une ? elle a un objet très réel, qui est la possession de la Personne aimée.

\* Iris, rien pour rien ;  
Voulés vous du mien ?  
Donnés moi du vôtre.  
Qui donne un bijou,  
A moins qu'il soit fou,  
En demande un autre.

A la Vérité, l'Amour s'éteint par la jouissance, & se réduit à rien.

L'Amour ne peut durer qu'autant que les desirs,  
Nourri par l'espérance, il meurt par les plaisirs.

Une belle Personne est bien à plaindre. Si elle laisse dérober des faveurs que souvent elle

n'a pas la force de refuser, elle risque de perdre sa réputation & son Amant. Si elle se pique de sagesse, il faut qu'elle combatte sans cesse contre son propre Cœur. Ses beaux jours se passent dans une guerre perpétuelle, elle voit sa beauté se faner & se flétrir, sans qu'elle ose accepter les soins tendres & empressés de ceux qui s'offrent à la cultiver.

Ainsi sous l'Empire de Flore,  
On admire une Fleur prête à s'épanouir;  
Mais le même Printemps, qui l'avoit fait éclore,  
La voit naître & mourir.

Examinés quel est le but des desirs de l'Amant le plus passionné, vous verrez qu'il s'upire pour rien & que sa félicité dépend de la possession d'un rien.

A Lise, dans un entretien,  
Tircis du but qu'il se propose,  
Dit en badinant quelque chose;  
Elle sourit & connoît bien,  
A quels dangers elle s'expose.  
D'une Fleur fraîchement éclosé,  
Elle a le port & le maintien;  
Son sein est de Lis & de Rose,  
Mais de tout ce que Lise expose,  
Rien n'est si beau qu'un joli Rien,  
Que nommer devant vous je n'ose.

Ha! Lise si vous m'en croiés, vous vous garderez bien d'accorder à Tircis ce joli Rien, qui est l'objet de ses desirs, & de son Amour. Voies Ariste, il contemple Célimene, son Cœur est emû, & charmé; l'usage de ses sens est

comme suspendu, ses yeux seuls sont occupés à considérer *Célimène* : Ses attraits redoublent une Passion, qui n'est déjà que trop forte ; une secrète Volupté se glisse dans son Ame ; il ne donne plus de bornes à ses desirs ; mais à peine sont ils satisfaits que son Amour se dissipe.

Sur les Ailes du Temps, sa tendresse s'envole.

Ainsi tout finit. Ce qui est l'objet de nos Vœux les plus ardens n'a qu'une durée de peu de jours, c'est une Ombre qui passe avec rapidité.

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

La Jeunesse, la Beauté, la Vie même, n'ont qu'un éclat passager ; il n'y a qu'un point d'intervale entre la Naissance & la Mort. Les Philosophes vous diront que la Beauté n'a rien de réel : C'est une surface plus ou moins polie, teinte de quelques couleurs ; le charme est tout dans nos yeux & dans nôtre Imagination : Lorsque nous admirons une belle Personne, nous admirons nôtre propre Ouvrage. Les Hommes adorent ce qui n'est rien, & s'inquiètent pour rien ; ils anticipent sur l'avenir, qui n'est rien encore ; ils négligent le présent, le laissent échapper, & se répandent en regrets sur le passé qui n'existe plus. Nous allons toujours d'espérances en espérances, & nous sentons un vuide que rien ne sauroit

sauroit remplir. *Alexandre* se trouve trop serré dans le Monde qu'il habite : Après avoir poussé ses Conquêtes jusques aux *Indes*, il desire de les étendre encore plus loin. *Midas*, acablé du poids de ses Richesses, souhaite de les augmenter : Sa Soif ne sauroit être assouvie par tous les Trésors que renferment les entrailles de la Terre.

Que les Hommes sont Fous, que leurs Ames sont pleines,  
Et de frivoles soins, & de Chiméres vaines ?

Qu'est ce que l'Or & l'Argent ! De la Terre teinte de quelque couleur, à qui la fantaisie ou l'Avarice donne du prix ; un Rien auquel on sacrifie les plaisirs les plus doux de la vie, & quelque fois même son innocence. Qu'est ce que les Honneurs & les Dignités ? De belles Chiméres qui ont l'éclat du Verre ; mais qui en ont aussi la fragilité. Un Homme se fatigue pendant l'espace de 40. ou 50. Ans, pour écarter tous ses Concurens, & pour s'élever au premier Poste ; il touche enfin au but ; mais un coup de vent part je ne sai d'où, & renverse l'Edifice que l'Ambition avoit élevé. *Licas* a une petite Cour, il est entouré de Flateurs, il commence déjà à se méconnoître ; on lui dit qu'il est éloquent, & habile, & il le croit : *Licas* est un Roi de Théâtre ; tant que la Scène dure, il joue un grand Role, mais dès que le Rideau est tiré, il n'est

plus qu'un Personnage ordinaire, & il rentre dans la foule.

Ainsi de nos projets la Fortune se joue,  
 Défions nous de ses trompeurs Apas :  
 Tel qui se voit au plus haut de la Route,  
 Peut demain se voir au plus bas.

Si l'on examine de Sang froid les Révolutions qui arrivent sur le Théâtre du Monde, on conviendra aisément que le Rien est préférable aux Richesses & aux Dignités : Aussi *Marc Antoine* préfera-t'il la Possession de *Cléopâtre* à l'Empire de l'Univers. Quelque flatteuse que soit l'Ambition, quelques brillantes que soient les Chimères qu'elle nous promet, il s'en faut bien qu'elle nous procure les mêmes douceurs que l'Amour. Chimères pour Chimères, il vaut encore mieux, comme le disoit la Courtisane *Phriné*, être une aimable Conquerante qu'un grand Conquerant.

On prend à peut-être ceci pour une Ironie, & l'on aura peine à se persuader que le Rien soit préférable aux Richesses & aux Dignités ; cependant rien n'est plus certain, & je vai le prouver par des exemples. N'est il pas vrai que *Diogène*, au milieu de son Tonneau, est plus heureux que *Midas* & qu'*Alexandre* ; il ne desire rien ; ses besoins sont bornés à ce qu'il possède ; il ne lui faut que des Fruits pour sa Nourriture ; un simple Ruisseau suffit pour le désalterer ; il ne deman-

de

de à *Alexandre* que de ne pas lui ôter ce qu'il ne sauroit lui donner ; c'est - à - dire , l'Air & le Soleil. *Diogène* jouit tranquillement & sans embarras des Biens que la Providence ne refuse presque à Personne , il ne tient qu'à lui de s'approprier , en quelque manière , ces Palais somptueux , & ces magnifiques Décorations dont le Propriétaire jouit souvent moins que ceux qui savent en profiter.

Il trouve en son Tonneau , son Palais , son Empire ;  
Et des soucis affreux le soufle empoisonné ,  
N'y corrompt point l'Air qu'on respire.

Que l'on compare son sort à celui de *Midas* & d'*Alexandre* , l'on jugera ensuite est celui qui mérite la préférence : *Midas* , est dévoré par des soins continuels ; il ne possède pas les Richesses , elles le possèdent ; il est leur Esclave , mais un Esclave malheureux , qui sert un Maître dur & impitoiable ; plus il possède , moins il jouit ; il meurt de soif au milieu d'une Rivière abondante. Si nous tournons les yeux sur *Alexandre* , ce Vainqueur des *Perfes* , ce Conquerant altéré du Sang des Nations , nous verrons s'il a jamais joui d'une véritable félicité : Il court rapidement de Conquêtes en Conquêtes , & ne signale son passage que par ses fureurs : Il se défie de ses meilleurs Amis & les sacrifie à ses Soupçons : il meurt enfin empoisonné dans *Babilone* , & sa Famille devient la Victime de l'Ambition de ses Officiers , qui partagent entr'eux son Empire.

Si

Si le Rien est préférable, à ce que les Hommes estiment le plus, il est juste de faire son Eloge, & de lui rendre en quelque manière hommage: Il enrichit & apauvrit tour à tour le Joueur, c'est le hazard qui decide de son sort, & le hazard n'est rien. Il élève de la poussière un Homme du Néant, & le met en place; il donne du Crédit & decide de la Réputation. Enfin si l'on remonte à la source, des Evénemens les plus considérables, on verra qu'un Rien a souvent produit les plus grandes choses: *Darius* dût l'Empire de *Perse* à son Cheval, qui hennit avant ceux de ses Concurrents: Des Oies sauvèrent le Capitole; & *Soliman* n'entreprit la Conquête de l'Isle de *Chypre*, que parce qu'il trouva délicieux le Vin de cette Ile.

Mais ce qui fait principalement l'Eloge du Rien, c'est l'usage ingénieux que les Dames savent en faire: Elles répandent des grâces sur les moindres choses; l'on préfère volontiers les Riens agréables, qui sortent de leur Bouche, aux savantes Dissertations de nos Erudits. Rien n'est plus léger & plus galant que leurs Habits d'Été; ils sont si minces & si fragiles qu'ils laissent presque apercevoir leurs apas les plus secrets, & que le Flambeau de l'Amour pourroit aisément les réduire en Cendre. Mais en voilà assez & peut-être trop sur le Rien.

Car Rien en Vers ainsi qu'en Prose,  
Vaut dix Rien ou peu de chose.



LES Mots des Logogriphes de Novembre  
sont COR ET IOUR.

LOGOGRIPE.

A MI Lecteur, tous les Ans  
Je marche après les Vendanges ;  
J'ai chez moi trente un Enfans,  
Vierges, Saints, Martirs, & Anges  
Si tu veux me combiner,  
Sept rièds forment ma structure  
Dans mon nom tu peux trouver  
Une bonne nourriture.  
Je vais m'expliquer plus net ;  
L'Epouvante d'un Pilote,  
Ce qu'on paie au Cabaret,  
De la Musique une Note.  
Tu peux voir encore dans moi  
Un Echange, un sûr Rivage ;  
Un Homme qui de la Loi  
Fit un très mauvais usage ;  
Mais le bras du Tout puissant,  
Pour punir un tel Rebelle,  
Le fit entrer tout vivant,  
Dans une Nuit éternelle.  
Un vase à mettre du Vin ;  
Plus un Instrument de Chasse ;  
Deux Mots Latins font la fin.

AUTRE.

M Agnanimés Guerriers, qui dans toute la Terre,  
Vous faites admirer par des exploits si beaux,  
C'est moi qui vous anime aux plus rudes Assauts ;  
Retranchés moi le Cou, cette Vertu Guerrière,  
Va produire à l'instant le plus cruel des Maux.



## LOTÉRIE DE NEUFCHÂTEL.

**L** A seconde Classe de la Loterie de Neuchâtel se tirera infailliblement le 18. Janvier prochain en la manière acoutumée. Les Collecteurs Etrangers, aiant renvoïé quelques Billets à Mrs. les Directeurs ceux qui en souhaiteront encore pourront s'adresser à eux : On en trouvera aussi chez Mr. GABRIEL AUBERT à Genève.



## A V I S.

### Concernant les Bains d'Yverdon.

**L** A Ville D'YVERDON, aiant trouvé à propos de reprendre la Ferme de ses Bains, dans la vuë de rendre les Conditions plus favorables aux Fermiers, & moins dispendieuses aux Personnes qui voudront y venir ; On les remettra en Amodiation, en Conseil de Ville, le premier Samedi du Mois de Mars de l'Année 1740 A cet effet, on invite ceux qui se croiront propres à les occuper, de prendre à l'avance connoissance du lieu & des Conditions : On les écouterà meme dans les propositions raisonnables qu'ils pourroient faire  
à ce

à ce sujet. Outre le grand Bâtiment, où il y a 26. Chambres à loger, dont 8. sont meublées ; On y a nouvellement construit de belles Ecuries, Feniére Remise & quatre Chambres ; & on y a de plus fini les Allées de Maronniers & autres agrements & commodités qui en dépendent : De sorte qu'à tous égards le Fermier & les Etrangers y auront plus de plaisir, & y trouveront mieux leur compte.



A V I S.

LE Sieur NAUMAN, Médecin de la Faculté de Douai & Chimiste privilégié du ROI T. CHRE'TIEN. établi à Lille en Flandres, donne avis qu'il est le seul Possesseur d'un secret infailible pour toutes sortes de Maladies Vénériennes, & qu'il les guérit radicalement quelqu'inveterées qu'elles soient, sans avoir recours aux frictions, ni à la salivation, & sans obliger les Malades de tenir le Lit, ni la Chambre. Quant aux petites Maladies Vénériennes, de quelque qualité qu'elles puissent être, il a inventé une Eau métallique & minérale, par le moyen de laquelle chacun peut se guérir soi même & fort promptement. La manière de s'en servir est, d'en boire quatre fois par Jour, savoir le matin, à six & à dix heures, & l'après midi, à deux, & à quatre heures : On prend un Verre d'Eau fraîche chaque fois, dans lequel on met quinze à vingt gouttes de cette Eau métallique, & minérale ; & il faut continuer jusques à ce que les symptômes du Mal soient apaisés. Cette Eau reste toujours bonne, & est Excellente, contre les Maux causés par un sang corrompu & Icorbutique : On la trouve chez François Varrentrapp, Libraire à Francroft, & chés Rondet, Marchand Droguiste à Lion, Rue l'Enfant qui pisse, avec un Mémoire instructif sur la manière de s'en servir. On peut écrire au Sieur Nauman pour le consulter ; quoi qu'absent, il traite ses Malades avec le même succès qu'il étoit présent : Il est actuellement à Berne logé au Fancon.



<b>M</b> aximes sur le Ministère de la Chaire.	3
<i>Lettre aux Editeurs , en leur envoiant une</i>	
<i>Épître en Vers.</i>	35
Épître à Mr. B. .... D. M.	40
Lettre d'une Mère à son Fils.	45
À l'Auteur de la Lettre sur la Retraite insérée	
dans le Journal de Novembre p 79	50
Suite de l'Histoire du Comté de Bourgogne.	55
Eloge du Rien.	75
Explications des Logogripes au Mois de No-	
vembre.	93
Logogripes.	93
Loterie de Neuchâtel.	94
Avis concernant les Bains d'Yverdon.	94
Avis d'un Médecin étranger.	95



**ERRATA** du Mois de Novembre.

- Page 94. 2me. Ligne de l'Épigramme, comme un Souche, lisés, comme une Souche.
95. 1ere. Ligne du Logogriphe, Classe ordinaire, lisés, Chasse ordinaire.

